



Marc Angenot

1889 : pourquoi et comment j'ai écrit ce livre – et quelques autres

À bien réfléchir, ce ne sont pas les individus qui pensent, ce sont les sociétés: ce ne sont pas les hommes qui inventent, ce sont les siècles. (Louis Blanc, *Questions d'aujourd'hui et de demain*, Paris, Dentu, 1873. Vol. V, 400)

J'ai soutenu en 1967 un doctorat en philosophie et lettres à l'Université libre de Bruxelles avec une thèse principale sur la *Rhétorique du surréalisme* et une thèse annexe sur le créole haïtien. Mes thèses avaient été dirigées par le philologue et stylisticien Albert Henry (1910-2002) duquel je conserve un souvenir reconnaissant: c'est lui (il avait apprécié mon modeste mémoire de licence sur *Stèles* de Victor Segalen) qui m'a inopinément procuré un mandat au FNRS, le Fonds national [belge] de la recherche scientifique, ce qui m'a valu une bourse de trois ans et m'a permis de faire cette thèse. Je n'aurais certainement pas pu la finir autrement. Parmi mes professeurs, je mentionnerai – parmi d'autres dont je garde un souvenir plein de respect (c'est un sentiment qui se perd, assure-t-on) – le philosophe de la nouvelle rhétorique, Chaïm Perelman (1912-1984), Roland Mortier, grand spécialiste du 18^e siècle (*1920), et le pionnier de la sociologie de la littérature qui donnait un séminaire à l'Institut de sociologie, Lucien Goldmann (1913-1970).

Comme j'achevais ma thèse, je me suis mis en quête d'un point de chute. En Belgique, peu avant l'expansion soudaine et rapide du vieux système universitaire «élitiste», expansion qui allait permettre l'entrée en force de la génération des *baby-boomers* dans la nouvelle université de masse qui se mit en place en moins d'une décennie, la perspective normale de carrière d'un jeune docteur était de passer plusieurs années dans un athénée (lycée) de province avant d'être recruté quelque jour, avec de la chance et quelques appuis politiques dénommés «piston», à l'Université, à titre d'assistant ou maître-assistant et peut-être passé la quarantaine, de «professeur extraordinaire». Dans les couloirs, j'ai remarqué quelques affichettes qui annonçaient des postes à l'étranger: à Oran, Lubumbashi et Montréal. J'ai écarté les deux premiers et je me suis dit, va pour Montréal, j'y passerais bien quelques années.

Je suis depuis 1967 professeur à l'Université McGill au Département de langue et littérature françaises¹ – et depuis 2013, promotion que j'accueille de façon ambivalente en dépit des félicitations rectores et du parchemin qui l'accompagne, «professeur émérite». Il y a donc plus de quarante ans – j'en avais vingt-cinq et «c'est comme si c'était hier» – j'ai débarqué à l'aéroport de Dorval avec un bébé sur les bras (mon fils Olivier) et un contrat de professeur adjoint à McGill. C'est une grâce que la vie m'a faite. Je pense en avoir tiré tout le parti possible. Je me suis donc mis au travail. J'ai aimé ce pays, le Canada, qui est devenu le mien et le métier de prof – et je n'ai jamais regardé en arrière (attitude qui n'a pas réussi, comme on

1. J'ai été nommé en 2001 à une chaire de recherche, le *James McGill Professorship* d'étude du discours social.

sait, à la Femme de Loth).

Mes premiers livres ont porté sur les marges de la littérature canonique et sur des secteurs négligés par la tradition universitaire. Je ne savais pas trop ce que j'attendais de la vie – nommément de la vie intellectuelle et je ne suis pas sûr que je maîtrisais les règles du jeu universitaire, – mais j'avais de la curiosité: l'herbe me semblait plus verte de l'autre côté de la clôture académique. Une telle démarche hors des sentiers battus du canon littéraire et des méthodes éprouvées n'aurait guère semblé prometteuse pour «la carrière» dans les Vieux pays, – sinon même un tantinet suicidaire. Mais je n'avais pas trop à m'en soucier: dans le Québec de la Révolution tranquille où la dynamique de ces années, partant d'un indiscutable sous-développement et du sentiment de l'urgence d'un rattrapage, a été impressionnante, tout était à faire, la surveillance du *légitime* académique était moins pesante qu'ailleurs, tout pouvait sembler possible sans encourir de risques majeurs (même si mes intérêts exaspéraient quelques vieux et moins vieux collègues qui me l'ont fait sentir).

Le roman populaire: recherches en paralittérature (Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1975) aborde les thèmes et les genres du roman-feuilleton du 19^e siècle entre *Les Mystères de Paris* et *Fantômas*. J'avais obtenu d'Ottawa une première subvention triennale de recherche pour élaborer ce travail et pour acquérir une collection des romans à «65 centimes» de Fayard, Ferenczi, Tallandier, Rouff parus avant 1914 [subvention provenant alors du seul Conseil des arts du Canada avant la création du CRSH² puis de son concurrent, le FCAR québécois]. C'est dans l'après-guerre, vers 1960, que quelques yeux académiques se sont ouverts au simple fait de l'existence massive d'une production imprimée exclue du canon des belles lettres et que s'est amorcée, de façon tâtonnante, une prise en considération critique des littératures «ouvrière» ou «populaire», de l'imprimé de la «culture de masse», de l'«infralittérature», de la «paralittérature», de la *Kulturindustrie*, la *Trivialliteratur*.³ Les études littéraires sont le seul domaine académique, le seul domaine des ainsi nommées «sciences humaines» qui commence en écartant – sans avoir aucunement à motiver et sans jamais s'interroger sur cette mise à l'écart *préjudicielle* – quatre-vingt-dix pour cent et plus de ce qui peut sembler son objet «naturel». Dans les deux siècles modernes, l'écrasante majorité de ce qui s'est donné pour des «romans», – ne serait-ce que par cette mention sur la page de titre, – de même que les textes versifiés en leur masse, lors même qu'ils avaient reçu la sanction de l'imprimé et qu'on peut attester de leur diffusion, se trouvent exclus de toute prise en considération avant de commencer. *Idem* pour une part plus massive encore, du texte dramatique de Pixérécourt au théâtre de boulevard.

J'ai publié aussi à cette époque plusieurs études sur l'utopie et la première science-fiction françaises et sur la théorie des genres utopiques⁴ et j'ai été entre 1978 et 1984, le co-directeur avec R. D. Mullen et

2. Le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. Constitué par une loi du Parlement en 1977.

3. On peut noter cependant que les premiers travaux érudits sur la *Trivialliteratur* remontent, en domaine allemand, au début du siècle passé. En français, le plus ancien travail universitaire qui conserve un réel intérêt et porte sur un genre non-canonique est la thèse de Régis Messac (qui fut professeur à l'Université McGill dans les années 1920 !) sur le roman policier, *Le «Detective Novel» et l'influence de la pensée scientifique* dans la Bibliothèque de littérature comparée de Fernand Baldensperger. J'ai préfacé son roman à clé, récemment réédité, sur l'Université McGill : Régis Messac, *Smith Conundrum. Roman d'une université américaine*. Paris : Ex Nihilo, 2010.

4. «Le Paradigme absent. Éléments d'une sémiotique de la science-fiction». *Poétique* (Paris: Le Seuil), n° 33: 1978, pp. 74-89. Voir aussi «Science Fiction in France Before Verne». *Science-Fiction Studies*, 14: 1978, pp. 58-66.

mon ami le comparatiste Darko Suvin de *Science-Fiction Studies*, revue qui était, et demeure du reste, la seule revue «savante» en ce domaine.

Dès cette époque, parallèlement, j'ai travaillé à la reviviscence de l'ancienne rhétorique (je n'avais suivi que deux cours «obligatoires» de Ch. Perelman et pas dans ce domaine, mais ce genre de choses m'intéressait, allez savoir pourquoi, et je connaissais un peu son *Traité*⁵) dans le cadre des méthodes nouvelles d'analyse sémiotique vers lesquelles me portait la formation «philologique» typique de l'enseignement universitaire belge. *La Parole pamphlétaire*, ouvrage publié chez Payot en 1982 et régulièrement réédité, a constitué, a-t-on écrit et j'en suis fort aise, «une percée» dans l'analyse négligée des genres polémiques et de la «littérature d'idées».

Les Champions des femmes (Montréal, Presses de l'UQ, 1977) examine de son côté une longue tradition érudite et galante qui, entre 1400 et 1800, a prétendu démontrer à grand renfort d'*exempla* et de preuves topiques la supériorité du sexe féminin. Plus de quatre-vingts traités souvent volumineux, du 15^e au 18^e siècles, ont eu pour but de démontrer cette supériorité et d'en tirer les conséquences.

La rhétorique de l'argumentation ne devait être toutefois à mon sens qu'une composante d'une discipline émergente et tâtonnante qui me séduisait, alors que les études de lettres me semblaient souvent stériles, parasites, vaines et ennuyeuses, discipline à laquelle j'allais me consacrer: l'analyse du discours. Celle-ci part d'une idée simple: ce qui se dit et s'écrit dans la vie en société n'est jamais aléatoire ni «innocent»; une querelle de ménage a ses règles et ses rôles, sa topique, sa rhétorique, sa pragmatique, et ces règles ne sont pas celles, à coup sûr, d'un mandement épiscopal, d'un éditorial politique ou de la profession de foi d'un candidat député. De telles règles ne dérivent pas du code linguistique. Elles forment un objet particulier, pleinement autonome, essentiel à l'étude de l'homme en société. Cet objet, sociologique et donc historique, c'est la manière dont les sociétés se connaissent en se parlant et en s'écrivant, dont l'homme-en-société se narre et s'argumente.

Ma rencontre tout à la fin des années 1970, avec Régine Robin, historienne de la révolution française, qui avait contribué à fonder ce qu'on a appelé l'«École française d'analyse du discours», Régine, immigrée au Canada, a été une autre chance, une «grâce» de la vie car la probabilité de pouvoir travailler avec quelqu'un qui, par de tout autres voies que les miennes (puisqu'elle était historienne), s'intéressait activement à l'analyse du discours était mince. En 1974, un peu par hasard et au milieu d'un divorce, Robin était venue quelques mois comme prof invitée à l'UQAM. Elle y revint ensuite régulièrement. Après quelques années entre deux continents, elle s'établit au Canada définitivement en 1978 et se trouva engagée en sociologie à l'UQAM. Nous sommes devenus amis et nous avons collaboré plus d'une fois dans des projets de recherche. Son *Histoire et linguistique* était paru chez Colin en 1973: c'est un ouvrage pionnier, un ouvrage qui ouvrait un champ nouveau, une nouvelle problématique.⁶ Rencontre inattendue de deux savoirs incomplets: une science qui oublie l'histoire, comme le disait Bourdieu de la linguistique, et une histoire

5. Avec Lucie Olbrechts-Tyteca. *Traité de l'argumentation. La Nouvelle rhétorique*. Paris: P.U.F., 1958. 2 vol. Réédité en «poche»: Bruxelles: Editions de l'U.L.B., 1988. – J'ai publié en 2012 dans les cahiers de Discours social un essai sur la pensée philosophique, juridique et rhétorique de Perelman: *Le rationnel et le raisonnable: sur un distinguo de Chaïm Perelman*.

6. Voir mon essai sur son œuvre, «Régine Robin à ses débuts, ou: L'invention de l'analyse du discours», in Caroline Désy et al., dir., *Une Œuvre indisciplinaire: mémoire, texte et identité chez Régine Robin*. Québec: Presses de l'Université Laval, 2007. 13-22.

qui oublie que ses archives sont faites de mots et d'énoncés opaques et que rien n'est plus *historique* que ce que les sociétés se disent à elles-mêmes.

Quoi qu'il en soit, mes premiers essais en ce domaine, étrangers aux études littéraires, telles qu'elles se délimitaient alors, essais proches plutôt de l'histoire des idées (catégorie peu reconnue et mal identifiée), datent du début des années 1980. On verra par exemple – ces textes conservent de l'intérêt, je crois – «Malaise dans l'idée de progrès» dans *Mots: les langages du politique*, 19: juin 1989 ; «Savoir et autorité: le discours de l'anthropologie préhistorique», dans *Littérature*, 50: 1983. Et la même année, une «Lecture intertextuelle d'un texte de Freud», *Poétique*, n° 56.⁷

En 1981, ma fille Maya est née en avril et Nadia Khouri, ma femme, a soutenu à l'automne à l'Université McGill sa thèse *The Other Side of Otherness* qui porte sur les utopies américaines du 19^e siècle. Quant à moi, je me souviens qu'un jour du printemps de cette année-là, je me suis mis en tête d'élaborer une théorie du «discours social» et, en une matinée dans mon bureau du Programme de littérature comparée sur la rue Peel, dans un état second de «dictée automatique», sans avoir conscience du moins d'y avoir beaucoup réfléchi auparavant, j'ai développé en quelques pages l'esquisse d'une théorie et tant qu'à faire un projet d'application de celle-ci à un vaste corpus en coupe synchronique duquel j'ai décidé sur le moment. Ce sont de ces choses qui vous arrivent.

La critique du discours social allait appréhender et analyser *en totalité* la représentation discursive du monde telle qu'elle s'exprime dans un état de société, production qui présuppose le système complet des «intérêts» dont une société est chargée. Il s'agissait pour moi de construire une problématique et une batterie de concepts susceptibles de rendre raison de cette totalité de ce qui s'écrit, s'imprime et se diffuse à un moment donné dans la société. Je cherchais à considérer dans sa totalité l'immense rumeur de ce qui se dit et s'écrit en embrassant tous les secteurs, toutes les disciplines, tous les «champs» discursifs. Je voulais donner une consistance théorique à un objet intuitif, la «culture» d'une époque, *le Zeitgeist*, l'esprit du temps dans sa singularité.

L'élaboration de ma théorie a été appuyée sur un immense travail de terrain, l'analyse systématique de la chose imprimée produite en langue française au cours d'une année que j'avais choisie avec quelques bonnes raisons contingentes: l'année 1889. Pourquoi cette année? Mil huit cent quatre-vingt-neuf est simplement une «riche» année et c'est une année-charnière: c'est tout à la fois l'année du centenaire de la Révolution, l'année de l'Exposition universelle, de la Tour Eiffel, l'année de la résistible ascension et de la chute du Brav' général Boulanger, l'année du «Drame de Meyerling»⁸ et de bien d'autres événements prégnants. J'y allais toutefois à l'aveuglette; je n'étais aucunement un dix-neuviémiste et j'avais tout à apprendre.

7. J'ai aussi abordé – question non moins négligée – l'histoire de la critique littéraire ; une longue étude a eu un certain retentissement: «Idéologie et présupposé: la critique littéraire d'Edmond Jaloux», *Revue des langues vivantes* (Liège), n° 44: 1978, pp. 371-94.

8. L'étude que j'ai publiée là dessus m'a beaucoup amusé à préparer : «Le Drame de Meyerling: production narrative, acceptabilité et discours social», in Walter Moser et François Latraverse, dir. *Vienne au tournant du siècle*. Montréal: Hurtubise / Brèches & Paris: Albin-Michel, 1988, pp. 67-90. On verra aussi mon analyse parallèle de l'affaire de Meyerling et du *Disciple* de Paul Bourget: «On est toujours le disciple de quelqu'un, ou: le Mystère du pousse-au-crime», in «*Le Roman policier*», dir. Uri Eisenzweig. *Littérature* (Larousse), n° 49: février 1983, pp. 50-62.

J'ai demandé et obtenu une subvention triennale du CRSH, qui a été renouvelée et j'ai passé sept ans à «dépouiller». Travail «boulimique» a-t-on dit, il serait difficile de le nier : j'ai non seulement dépouillé, mais systématisé «un bricolage consciencieux qui me paraît au bout du compte n'avoir laissé dans l'ombre aucun type de support imprimé», à savoir : 1207 livres et brochures, l'ensemble des grands quotidiens de Paris, des sondages dans les autres journaux parisiens de moindre importance (qui sont bel et bien au nombre de 157), dans une douzaine de feuilles régionales (de Lille, Lyon et Marseille⁹), 487 périodiques de toutes natures allant de la *Revue des Deux Mondes* à la feuille de station balnéaire en passant par les petites revues de l'avant-garde littéraire et par «toutes les publications bien établies des différentes disciplines scientifiques et tendances philosophiques» ainsi que des chansons de café-concert, des affiches commerciales et administratives, des images d'Épinal, des catalogues de grands magasins, etc. J'ai fréquenté alors assidûment toutes les bibliothèques de Montréal, de l'Université de Toronto dont le remarquable et peu fréquenté Centre Sablé, la Bibliothèque royale à Bruxelles et à Paris, la BN, alors rue de Richelieu, l'Arsenal, les Archives nationales – Et plus tard, pour mes recherches sur l'histoire du mouvement ouvrier, j'ai joint à mes pérégrinations parisiennes la bibliothèque du CEDIAS – Musée social, rue Las Cases, et les Archives de la Préfecture de police, place Maubert dans le 5^e.

De ce projet d'analyse globale en coupe synchronique est sorti un livre de mille deux cents pages, *Mil huit cent quatre-vingt-neuf : un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, 1989.¹⁰ Dans le «marché discursif» d'une époque, il y a sans doute des objets thématiques et des formations discursives infiniment divers par leur statut social, leur régime cognitif, leurs destinataires. Il y a les lieux communs de la conversation, les grosses blagues du Café du commerce, les chansons du café-concert, les espaces exotériques (eux-mêmes stratifiés en terme de degrés de «distinction») du journalisme et des doxographes de «l'opinion publique» et de «l'actualité», aussi bien que les formes éthérées et prestigieuses, et même tout à fait ésotériques et inaccessibles au commun, de la recherche esthétique, de la spéculation philosophique, de la formalisation scientifique. Il y a aussi bien les doctrines politiques et sociales établies qui s'affrontent en tonitruant que les murmures périphériques de groupuscules et d'esprits dissidents. Tous ces lieux de discours sont pourvus en un moment donné d'acceptabilité et de «charmes», ils ont des publics captifs dont l'habitus acquis comporte une sensibilité à leurs influences, une capacité de les goûter et d'en renouveler le besoin, que ce goût soit (pour parler d'aujourd'hui) celui des «romans-savons» ou de la fiction post-moderne, qu'il trouve pâture quotidienne dans *Le Parisien* ou dans *Le Monde*.

À première vue, la vaste rumeur des discours sociaux donne l'impression du tohu-bohu, de la cacophonie, d'une extrême diversité de genres, de thèmes, d'opinions, de langages, de jargons et de styles; c'est à cette multiplicité, cette «hétéroglossie» ou «hétérologie» que la pensée de Mikhaïl M. Bakhtine que tous discutaient alors passionnément semblait s'être surtout arrêtée. Au-delà de cette cacophonie apparente, ma démarche a consisté à rechercher des invariants, des présupposés, des «lieux communs» (j'use ici de façon appropriée du terme d'Aristote), des dominantes et des récurrences, du régulé, des principes de cohésion, des contraintes et des coalescences qui font que le discours social n'est pas une juxtaposition de «formations discursives» auto-nomes, mais un espace d'interactions où des impositions de thèmes et de «manières de voir» viennent apporter au *Zeitgeist* une sorte de co-intelligibilité «organique» et fixer les limites de l'argumentable, du narrable, du scriptible et du pensable.

9. Marseille où j'ai enseigné à l'EHESS de la Vieille Charité, invité par Jean Claude Passeron en 1985.

10. Éditeur qu'Antonio Gómez Moriana avait convaincu d'accueillir sa nouvelle collection L'Univers des discours qui comporte quelques titres remarquables. Toutefois, Le Préambule, rebaptisé Éditions Balzac, mettra la clé sous la porte quelques années plus tard.

L'objet que j'ai cherché à décrire et synthétiser n'était, de fait, pas le *tout* empirique de surface, cacophonique et redondant, mais les règles de production et d'organisation des énoncés, les typologies et topographies, les répertoires topiques et les présupposés cognitifs, les principes de «division du travail» discursif qui, pour une société donnée, organisent et délimitent le scriptible, – le narrable et l'argumentable, si on pose que narrer et argumenter sont les deux modes prédominants du discours. Je suis donc parti du «phénoménal», d'une masse bigarrée et difficile à maîtriser de textes en «tous genres» pour chercher à identifier des principes d'engendrement, des règles sous-jacentes, des schèmes de base. Mon travail a consisté à sentir et repérer l'éternel retour du même (*das Immerwiedergleich*, comme le dit Walter Benjamin du fait-divers) et à extrapoler des «répertoires» topiques où vont puiser tous les écrivains dans tous les secteurs ; à faire ressortir à la fois les tendances générales et les avatars locaux de formes et de thèmes fondamentaux, la rumeur d'une «basse continue» derrière les variations d'une série de «motifs», la permanence de la *doxa* dans la surprise des reformulations et des paradoxes, le retour de certains paradigmes, présuppositions et constantes dans les appropriations divergentes, les désaccords apparents et les individuations, les productions qu'une époque accueille comme «originales» ; en d'autres termes la présence de «lois» tacites et de tendances collectives dans les idiosyncrasies des «opinions individuelles» et des innovations esthétiques qui encombrant banalement les marchés de production symbolique.

C'est ainsi que pour nous, avec ce qu'on nomme le «recul du temps», la psychopathologie de l'hystérie selon Charcot, la littérature boulevardière et libertine de Catulle Mendès, l'esprit d'Henri Rochefort et celui d'Aurélien Scholl, les romans d'Émile Zola et ceux de Paul Bourget, les factums antisémites d'Édouard Drumont et les chansons du café-concert de Paulus nous semblent intuitivement, tant par leur forme que par leur contenu, appartenir à la *même* époque – cette époque que les contemporains avaient appelée, avec une nuance d'angoisse crépusculaire, la «Fin de siècle» et qu'une génération plus tard après 1914, on identifiera avec nostalgie comme «La Belle Époque», le début de cette Belle Époque qui va grosso modo de la présidence de Sadi Carnot à celle de Félix Faure.

La notion de synchronie dont je pouvais me réclamer en cherchant à rendre raison d'un état du discours social était évidemment opposée à celle de la linguistique structurale. La synchronie saussurienne est une construction idéaltypique formant un système homéostatique d'unités fonctionnelles. La synchronie dont je parlais forme une *contemporanéité* en temps réel. S'il existe en tout temps, comme j'en fais l'hypothèse, une certaine régulation «systémique» (avec des guillemets) du discours social, une division du travail, division réglée des champs et des genres discursifs avec leurs dicibles propres, l'étude synchronique fait aussi apparaître des points d'accrochage, des conflits, des formations «idéologiques» émergentes et d'autres récessives, de l'archaïque et du nouveau et, sur l'échelle des «distinctions», elle fait voir du doxique trivial et du paradoxe distingué, du novateur superficiel et des antinomies profondes, – et fugacement de «l'inouï». Un état de culture n'est donc pas un «système», mais une homéostasie relative avec des fluctuations et des conflits. Il dégage néanmoins une «atmosphère» engendrée par une vaste agglomération de croyances plus ou moins co-intelligibles, de topoi, présupposés, idées reçues, stéréotypes, valeurs, mythes – le tout régulé par des présupposés fondamentaux. La cohérence relative de tout ceci découle d'un bricolage régi par le «sens commun» prévalant. Le discours social forme du moins un «marché» soumis à des tendances générales, un marché dont les secteurs en interaction sont perméables les uns aux autres et dont les régimes locaux de production du sens s'expliquent en partie par cette interaction et les positionnements topographiques mêmes. Renonçant à l'analyse sectorielle isolée de genres et de champs discursifs déterminés, – littéraire, philosophique, scientifiques, politique, journalistique, – mon analyse prétendait décloisonner la recherche, intégrer les «secteurs» discursifs particuliers dans un réseau interdiscursif global, prendre à bras le corps l'énorme masse cacophonique

des langages qui viennent à l'oreille de l'homme-en-société et reconquérir ainsi une perspective totalisatrice. Le chercheur allait pouvoir identifier des récurrences et des dominantes, des manières de connaître et de signifier le connu qui sont le *propre* de cet état de société, qui transcendent la division des discours.

Pour désigner ces constantes, ces récurrences et ces règles du scriptible, j'ai utilisé le terme d'*hégémonie*. Je n'appelle pas «hégémonie» les schémas discursifs, thèmes, idées qui prévalent, qui ont le plus haut degré de légitimité à un moment donné. L'hégémonie ce n'est pas non plus la dominance quantitative, laquelle rendrait plus «audibles» à la fin du 19^e siècle les poncifs du café-concert et la grosse blague des revues populaires que les subtils débats de la *Revue des Deux Mondes*. L'hégémonie est un ensemble de mécanismes régulateurs qui arbitrent à la fois la division du travail discursif et ses hiérarchies, tout en assurant un degré d'homogénéisation des rhétoriques, des topiques et de la *doxa* interdiscursives. Ces mécanismes imposent sur ce qui se dit et s'écrit de l'acceptabilité et stratifient des degrés et des marques de légitimation et de distinction. L'hégémonie se compose donc des règles canoniques des genres et des discours (y compris leur marge des variances et déviations acceptables), des préséances et des statuts des différents discours eux-mêmes, des normes du bon langage (y compris, encore, le contrôle des degrés de distinction langagière, du haut style littéraire au tout-venant de l'écriture journalistique «concierge» comme disaient les lettrés), des formes acceptables de la narration, de l'argumentation et plus généralement de la cognition discursive et du répertoire des thèmes qui s'«imposent» à tous, mais de telle sorte que leur traitement ouvre le champ de débats et de dissensions eux-mêmes régulés par des conventions de forme et de contenu. Si l'hégémonie est formée des régularités qui rendent acceptable et efficace, qui confèrent un statut déterminé à ce qui se dit, elle apparaît comme un système qui se régule de lui-même sans qu'il y ait *derrière* un chef d'orchestre, un *deus in machina*, un poste de commandement panoptique, ni même une série de relais pourvus d'une identité et d'un visage.

L'effet de «masse synchronique» du discours social surdétermine en outre la lisibilité (le mode adéquat de lecture et d'interprétation) des textes particuliers qui forment cette masse. L'interlisibilité assure une entropie herméneutique qui fait lire les textes d'un temps (et ceux de la mémoire culturelle) avec une certaine étroitesse interprétative; celle-ci scotomise la nature hétérologique de certains écrits, elle aveugle à l'inattendu et tend à réduire le nouveau au prévisible. C'est en quoi les «idées nouvelles» risquent de passer inaperçues parce qu'elles sont abordées selon des cadres préconstruits qui offusquent ce qui se prêterait ici et là à une lecture *différente*.

Le discours social «hégémonique» a le monopole de la représentation de la réalité, cette représentation de la réalité qui contribue largement à *faire* la réalité — et l'histoire. C'est justement parce que c'est affaire de monopole que le discours social d'une époque semble *adéquat* comme reflet du réel puisque «tout le monde» (sauf quelques mauvais esprits) voit le réel et le moment historique à travers lui, plus ou moins de la même façon. La fonction des discours sociaux, fonction concomitante à leur monopole de représentation, est de produire et de fixer des crédibilités, des légitimités, des validités, des publicités (rendre *publics* des goûts, des opinions, des informations, des valeurs). Complémentairement, elle est de refouler et de censurer l'im-pensable. À la fonction «monopoliste» du discours social se subordonnent des fonctions dérivées de routinisation de la nouveauté, de convivialité nationale, d'identification distinctive des groupes et des milieux, de leurs goûts et de leurs intérêts. Ce qu'on appelle une «culture» est composé de mots de *passé* et de sujets de *mise*, de thèmes dont il y a lieu de dissenter, sur lesquels il faut s'informer et qui s'offrent non seulement aux «médias» mais à la littérature et aux sciences comme dignes de méditation et d'examen. L'hégémonie se présente ici comme une thématique, avec des savoirs vulgaires et des savoirs d'apparat, des «problèmes» préconstruits, des intérêts attachés à des objets dont

l'existence et la consistance ne semblent pas faire de doute puisque tout le monde en parle. Régis Debray le dit très bien : «Il n'est pas besoin d'épouser les mêmes idées pour respirer le même air. Il suffit qu'on s'accorde à tenir ceci ou bien cela pour réel: ce qui est digne d'être débattu. Par ce choix préalable aussi spontané qu'inconscient s'opère l'essentiel, qui est le partage entre le décisif et l'accessoire.»¹¹ Tout débat dans l'opinion «publique» ou en un secteur donné, si après que soient les désaccords, suppose un accord préalable sur le fait que le sujet «existe», qu'il «mérite» d'être débattu, – et qu'un commun dénominateur minimal sert d'assise aux dissensions et polémiques. On touche ici à ce qui est le plus perceptible dans une conjoncture, à ce qui étonne ou agace le plus le lecteur d'un autre pays ou d'une autre époque: de tous ces «objets» que l'on nommait, que l'on valorisait, que l'on décrivait et commentait, combien n'apparaissent plus comme étant des réalités connaissables mais, avec le recul du temps, sont réduits au statut de «bibelots d'inanités sonores».

Le discours social, ainsi compris, c'est aussi l'*idéologie* dans un des sens attestés de ce terme flou et polysémique, c'est-à-dire comme l'*ensemble* de la matière idéologique propre à une société donnée à un moment donné de son développement. Dans des expressions comme l'«idéologie louis-philipparde», l'«idéologie victorienne» etc., le terme dénote ce que je nomme le discours social global d'un état de société avec ses thèmes récurrents et ses idées prédominants, ses valeurs et ses présupposés,¹² – coexistence plus ou moins harmonieuse d'«idées» récurrentes qui dissimulent les intérêts de la classe dominante pour les esprits simplistes – ou qui se présente du moins, en dépit de la division du travail symbolique, avec des tendances homogénéisatrices qui procurent la sorte de monopole de représentation de la réalité dont je viens de faire état. On fait alors sienne la proposition inaugurale de *Marxisme et philosophie du langage*:¹³ tout langage est idéologique, tout ce qui signifie fait signe dans l'idéologie. Valentin Vološinov énonce: «Le domaine de l'idéologie coïncide avec celui des signes: ils se correspondent mutuellement; là où l'on trouve le signe, on trouve aussi l'idéologie». Il n'est pas vrai ou il n'y a guère de sens de dire que les énoncés «la France aux Français!» ou «Place au prolétariat conscient et organisé!» soient *plus* idéologiques que «la Marquise sortit à cinq heures...» ou «Le vent tourbillonnant qui rabat les volets / Là-bas tord la forêt comme une chevelure...»¹⁴ Maintenant qu'a-t-on gagné en étendant «idéologie» à toute la production symbolique dans son historicité? Sans doute se fait-on comprendre: dans les années 1880, *La France juive* de Drumont est éminemment «idéologique», mais *Les leçons du mardi* du Dr Charcot professées à la Salpêtrière et dissertant sur «la suggestion hystérique» ne le sont pas moins, quoiqu'autrement – et les chansons cocardières du café-concert qui font le succès de Paulus et d'Ouvrard, et les graves études appréciées de M. de Norpois dans *la Revue des Deux mondes* sur «la Question des Balkans» le sont assurément mais autrement encore comme est, enfin, non moins idéologique l'éditorial de Jules Guesde dans *L'Égalité* interprétant la conjoncture à la lumière du marxisme (à moins que je ne pense, mais je ne trouverai plus grand monde pour le penser, qu'il relève, lui seul, du «socialisme scientifique».) Le sens universel d'idéologie en fait un concept vide de sens, – un concept qui se ramène

11. Régis Debray, *L'Emprise*, Le Débat-Gallimard, 2000, 82.

12. Je ne rencontre au reste que de rares ouvrages – et pas en français – consacrés à la reconstitution de l'«esprit» d'une époque à travers l'hégémonie de certaines idées et «images» dominantes (et non à travers ses mœurs et ses institutions ou plutôt en refoulant celles-ci à l'arrière-plan): la vision du monde élisabéthaine a été reconstituée par Eustace Tillyard, celle des colons de la Nouvelle Angleterre au 17^e siècle par Perry Miller.

13. Ouvrage alors attribué à M. Bakhtine.

14. Vers d'Albert Samain.

à un *principe heuristique* qui, lui, est fécond.

Ma réflexion sur le discours social devait englober aussi la réception, la demande face à l'offre, je devais évaluer et reconstituer, de façon certes conjecturale, les attitudes et les goûts face au texte poétique de Mallarmé comme à celui de François Coppée, à la propagande anticléricale de *La Lanterne* ou aux pamphlets antisémites de Drumont. J'ai parlé dans mon livre du *charme* des genres et des discours. C'est ici chercher à objectiver l'intuition du chercheur qui travaille avec un certain recul historique. Le sens littéral des textes qu'il dépouille ne lui échappe pas, mais leurs charmes se sont curieusement évanouies: les «blagues» des journaux ne le font plus rire, alors que les grandes scènes pathétiques du cinquième acte des drames à succès le font plutôt sourire. Les grandes tirades argumentées des doctrinaires, des penseurs, semblent uniformément s'appuyer sur des arguments sophistiqués, pauvres, spécieux. Il en voit bien la structure démonstrative, mais elles ont cessé de convaincre. Les passages de romans dont on sait qu'ils étaient censés procurer une impression de réalisme audacieux, ne laissent voir que leur trame idéologique et l'artifice de leurs procédés. Autrement dit, avec le recul d'une ou deux générations, le discours social pris dans son ensemble ne *marche* plus ; son efficace doxique, esthétique, éthique semble s'être largement évanouie. Avec ledit recul du temps, le lecteur se perçoit comme une sorte de mauvais esprit, qui n'est pas ému par ce qui est censé pathétique, pas émoustillé par ce qui est censé libertin, pas amusé par ce qui avait pour fonction de désopiler. Ce lecteur voit bien que ce n'est pas dans l'immanence d'un texte ou d'un passage que peut s'expliquer cette curieuse perte d'efficacité perlocutoire. Le *charme* est quelque chose de plus que l'*acceptabilité* et les *compétences* (de production et de déchiffrement) que le texte requiert. L'exemple des «blagues» est le plus facile à saisir. Le lecteur d'aujourd'hui voit bien *où* cela faisait rire, mais lui ne rit pas: les présupposés de ces blagues lui paraissent trop niais ou trop odieux, quelque chose bloque la stimulation comique, bien que la capacité d'en déchiffrer la logique ne pose pas de problème. Le charme, ce peut être le «retentissement», le «prestige» comme l'émotion; le charme des discours est inséparable de leur *valeur*, éthique, informative, esthétique, fixée en un moment donné sur le marché socio-discursif. Cette valeur est à son tour inséparable de la «lecture correcte» requise par le texte au moment de son apparition.

Toute recherche valide et prometteuse exige une *conversion du regard*, cherchant à voir des choses qui «crevaient les yeux», qui aveuglent et aussi des choses réellement cachées, non pas toujours en profondeur mais souvent en étendue, en mutabilité, en «caméléonismes». Voici donc le principe heuristique qui m'a stimulé: penser historiquement le discours social, l'apercevoir en totalité et, à la façon de Descartes, «faire des dénombrements si entiers et des revues si générales que je fusse assuré de ne rien omettre». Percevoir le pouvoir des discours dans son omniprésence et son omnipotence, diffracté en tous lieux, avec pourtant ici et là des dysfonctionnements, des déséquilibres, des brèches que des forces homéostatiques cherchent perpétuellement à colmater. Formuler alors le principe d'une herméneutique de la totalité. Toute analyse sectorielle, — que ce soit celle des lettres ou des sciences, — s'interdit d'apercevoir un potentiel herméneutique (partant, politique) global. Il m'a semblé que les caractères et le sens du discours médical sur l'hystérie par exemple ne sont pas intéro-conditionnés et intelligibles dans leur seule immanence. L'hystérie (le discours de l'École de la Salpêtrière sur l'hystérie) parle d'autre(s) chose(s) que d'un désordre neuropathologique, de même que les discours de la polissonnerie boulevardière parlent aussi d'autres choses aussi que d'Eden prostitutionnel et de chronique du demi-monde. Thématiser c'est mettre en connexion un objet doxique avec d'autres déjà-là, déjà parlés, jugés, évalués. C'est ce que j'ai aussi essayé de montrer dans *Le Cru et le Faisandé*:¹⁵ on ne peut parler du

15. Bruxelles: Labor, 1986.

sexe en 1889, – des «aberrations sexuelles», des «vénalités», des «assouvissements» et des «ruts» pour évoquer le langage d'époque – qu'en le faisant travailler sur d'autres idéologèmes qui sont alors actifs: la décadence des mœurs, la lascivité juive, les monstres en soutane, l'imperfectibilité de la race noire, les stupres paysans, l'anonymat urbain, les à-vau-l'eau sociaux... «Une» idéologie ne se renferme jamais sur elle-même; tout se tient, tout se connecte et les configurations de sociogrammes suggèrent des parcours, invitent à explorer des secteurs doxiques contigus, toute analyse exige la maîtrise subliminale du système thématique global que forme le discours social.

J'ai introduit le concept de *migrations* pour décrire la diffusion de certains schèmes, de certaines «idées», «valeurs» et certains procédés rhétoriques d'un genre discursif à l'autre, d'un champ à un autre, avec l'adaptation de ces entités migrantes à la logique du champ d'arrivée et à son héritage de formes propres. Ainsi, du «médical» en 1889 se trouve absorbé, intégré et adapté aux thématiques littéraires; des micro-récits littéraires, romanesques notamment se trouvent empruntés par le journalisme ou par l'écriture scientifique; des sujets d'actualité en migrant du journalisme à des secteurs plus «ésotériques», subissent un avatar, un exhaussement philosophique ou artistique ou savant.

Un exemple de *topos* sur lequel j'ai produit une étude à part: «Struggle for Life». ¹⁶ En 1889, l'idéologème de «la lutte pour la vie» est un axiome des sciences naturelles (entendu de façons différentes par les diverses écoles post-lamarckiennes qui peinent à comprendre l'épistémè non-téléologique de Charles Darwin); il procure un micro-récit largement exploité par les genres romanesques et dramatiques; il est devenu un moyen d'exégèse de l'«actualité» pour le journaliste. Il a sa variante libérale et sa variante socialisante. Il est polyvalent, versatile, sous l'apparence de l'identité, mais il impose aussi une certaine logique. Il n'est pas dépourvu toutefois de contenu minimal et possède des «atomes crochus», une virtualité de se connecter avec tel et tel autre idéologème disponible. Dès lors, parce qu'il n'est ni un simple instrument qui permettrait de «penser ce qu'on veut», ni une monade à libre combinaison, il incline celui qui en use à certaines connexions, à certaines mises en relation, il a dans une conjoncture donnée, une valence qui prédétermine en partie l'usage qu'on peut en faire. Joubert comparait les pensées à des monnaies qui circulent dans la société, passant de cerveau en cerveau. La valeur d'échange des images, des idées et des opinions prime, dans le discours social, sur leur valeur d'usage.

J'ai posé aussi *a contrario* la question de la «non-contemporanéité» de certains discours apparemment concomitants. Si l'hégémonie tend à rendre co-intelligibles ou co-acceptables les différents discours prédominants, il doit pouvoir être possible cependant de repérer, sur les «marges», des pratiques discursives qui tout en étant contemporaines, sont non seulement antagonistes, mais plus encore «impossibles» (Leibniz), les produits de démarches cognitives, de «gnoséologies» incompatibles, formations discursives qui manifestent dans une coexistence trompeuse la contemporanéité du non-contemporain. La notion d'*Ungleichzeitigkeit* à laquelle je me rapportais vient d'Ernst Bloch dans son essai de 1934, *Erbschaft dieser Zeit*¹⁷: elle s'appliquait à ce qu'il percevait d'«anachronique», de pulsions pré-capitalistes dans l'idéologie et les «attitudes mentales» des Nazis: «Tous ne sont pas présents dans le même temps présent, écrivait-il. Ils n'y sont qu'extérieurement ... Ils portent avec eux un passé qui s'immisce ... Des temps plus anciens que ceux d'aujourd'hui continuent à vivre dans des couches plus anciennes.» Le discours clérico-catholique vers la fin du 19^e siècle, auquel je consacre un chapitre de 1889,

16. «La lutte pour la vie: usages et migrations d'un idéologème», in Giuseppe Di Stefano et Russell McGillivray, dir. *La Locution. Actes du colloque international de Montréal*. Montréal: Cérès, 1986.

17. Berlin, 1934.

enfermé dans la logique antimoderniste du *Syllabus errorum* de Pie IX, considérant comme peccamineuses la presse, la littérature, la science laïques, était un excellent exemple de l'*Ungleichzeitigkeit*. Ce contre-discours catholique, voulu bigot, réactionnaire, antirationnel, se faisant gloire d'une arriération mentale méticuleusement entretenue n'est pas non contemporain au sens où il serait une survivance (comme le sont certaines «mentalités» paysannes); il représentait un «archaïsme de combat» dont la vision apocalyptique du monde moderne n'est pas sans interférer d'ailleurs avec les angoisses de la déstabilisation symbolique qui s'expriment un peu partout.

Autre plaisir que m'a procuré le travail sur le discours social : le fait d'aborder des *domaines vierges*. Il n'y avait guère que des travaux anecdotiques sur le café-concert; fort peu alors (étrange? oui — c'était au reste un trait proprement français plutôt qu'allemand ou anglais) de monographies sur la presse. Presque rien sur les littératures «moyennes» auxquelles manquent à la fois le prestige et le charme de l'encaissement.¹⁸ Se demander *ce qui fait rire* une société, à travers les «tribunaux comiques», les facéties militaires, la presse satirique, c'était explorer des domaines totalement négligés.

Exemple parmi d'autres de ce travail exploratoire en «terres inconnues». Dans une longue étude, publiée en 1983, je me concentre sur un secteur ou un genre littéraire non canonique, le roman pour les dames à la fin du 19^e siècle. Je l'inscris du reste dans un ensemble plus vaste, à savoir la topographie générale des discours *ad usum fœminae* de l'époque, l'ensemble des écrits marqués comme étant à l'usage des femmes et produits à leur intention. Le développement rapide du secteur imprimé à l'usage des femmes après 1870 est notamment lié aux progrès de l'instruction. Cependant il subsiste un retard dans l'alphabétisation des femmes des classes populaires – sans parler de leur solvabilité. L'imprimé destiné au sexe féminin — revues de mode et romans sentimentaux avant tout — forme ainsi une littérature pour «les dames» avec la nuance sociale que ce mot comporte. Il m'a fallu me demander – sans poser à priori que cela va de soi, – pourquoi le roman sentimental, avec les finalités didactiques et moralisantes qu'il comporte, occupe une place aussi considérable dans la chose imprimée destinée aux femmes. Il importait cependant de faire voir tout d'abord que le «secteur» pour dames offre aussi des succédanés, fût-ce embryonnaires, de tous les autres discours légitimes: il y a une presse d'actualité, une philosophie et une éthique («aimables») dont les revues de mode offrent de jolis échantillons; il y a même une science pour les dames, où des vulgarisateurs galants offrent des avatars édulcorés de thèmes scientifiques adaptés aux besoins putatifs et aux capacités intellectuelles présumées des charmantes lectrices.¹⁹

J'ai eu l'occasion d'expliquer dans divers articles ultérieurs ce que j'avais voulu faire et surtout de corriger ou de compléter, d'illustrer d'autres façons certaines idées et certaines conjectures qu'on rencontre dans 1889. Je fais la synthèse de ces réexamens et développements ultérieurs dans un essai:

Théorie du discours social, notions de topographie discursive et de coupure argumentative. Colloque de

18. Par exemple André Theuriet et Victor Cherbuliez, romanciers académiques et mondains tenus pour indigents par le «circuit restreint». – Que faire encore des spécialistes des «genres mineurs» qui pullulent à mesure de la demande inextinguible et croissante du Journal, d'Armand Silvestre, poète pour musiques de salon et conteur de gaudrioles; de Jules Moineaux (père de Courteline), nouvelliste et dialoguiste des «tribunaux comiques» et de facéties militaires, de cent autres qui occupent un «créneau» mineur fort loin du Canon, mais pas dans les ténèbres extérieurs de l'Indignité esthétique?

19. «Des romans pour les femmes: un secteur du discours social en 1889», dans *L'Effet sentimental*, numéro présenté par Caroline Barrett. *Études littéraires* (Québec), 3: 1983, pp. 317-50.

Lausanne. Montréal, Discours social # 27. 2006. — Se trouve aussi in extenso dans le collectif «Discours en contextes», de la revue en ligne *Contextes*, 1: 2006. = <http://contextes.revues.org/51?id=51>

On peut consulter aussi les actes d'un colloque qui était amicalement organisé par Yan Hamel sur 1889:

1889 a eu vingt ans: Questions à Marc Angenot, sous la direction de Yan Hamel & Emmanuelle Jacques. Montréal, Discours social, # 36, printemps 2010.

— Sources, inspirations et influences

Il convient de mettre cartes sur table et de reconnaître les sources inspiratrices de ma problématique. Le seul embarras est que ces sources sont nombreuses et intriquées et que je ne suis pas sûr de leur degré d'influence, pas plus que je ne suis sûr de mentionner toutes celles qui ont été décisives – ce ne sont pas nécessairement les plus évidentes.

Je crois qu'il faut remonter au Roland Barthes de 1957 avec ses *Mythologies*.²⁰ Barthes qui n'a pas poursuivi dans cette voie se montrait un analyste innovateur et subtil face à un phénomène nouveau, la culture médiatique ; il reconstituait avec talent l'«esprit» des années 1950 avec la photo de l'acteur de chez Harcourt, la margarine Astra, le *Guide bleu*, la nouvelle Citroën DS, le Sénégalais de *Paris-Match*, l'épopée du Tour de France, la psychagogie publicitaire des saponides et détergents, l'iconographie de l'abbé Pierre et la propagande poujadiste, — objets hétérogènes qui contribuaient par leur inter-lisibilité à construire une «mythologie» de l'après-guerre.

Il y a à mentionner sans nul doute, avec toute ma génération, l'influence de Michel Foucault, le Foucault des discontinuités, des généalogies, des entrecroisements de séries textuelles constituant des objets, de l'archéologie du savoir, de l'ordre du discours, entre *Les mots et les choses* et *Surveiller et punir*. On rencontre en effet une question première chez Foucault et elle englobe la totalité de son œuvre malgré ses successifs changements de cap: comment historiquement le sujet humain s'est-il pris comme objet de connaissance? Foucault a redéfini plus tard son objet fondamental comme une «histoire de la vérité»,²¹ histoire dépourvue d'entéléchies, de téléologies, libérée du spectre de la Vérité transcendante. Il l'a définie comme l'historicisation de ce qui s'est successivement donné pour vérité, «des jeux du vrai et du faux à travers lesquels l'être se constitue historiquement comme expérience, c'est à dire comme pouvant et devant être pensé».²² Ce n'est pas comme telle une œuvre *militante* que celle de Foucault, ce serait plutôt le contraire,²³ et ce n'est pas une œuvre – c'est heureux – qui ait eu prétention d'avoir réponse à tout, mais, c'est une œuvre qui stimule la réflexion, fût-ce pour la transposer en la «trahissant», pour l'amender et pour la contredire. Elle ouvre des voies, explore des problèmes neufs... Elle demeure, sinon,

20. *Mythologies*. Paris, Seuil, 1957.

21. *Histoire de la sexualité II. L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984, p. 12.

22. *Ibid.*

23. Ce qui ne veut pas dire que Foucault n'ait pas été «dans la vie» activement militant pour certaines causes, anti-prison, gay-lib, — c'était parfaitement son droit. Mais son œuvre «sceptique» ne fonde pas de tels activistes ... pas plus qu'aucun autre.

comme disait l'autre, «indépassable pour notre temps» du moins féconde avec ses audaces, sa nouveauté, ses contradictions et ses fragilités.

Paul Veyne, historien de l'Antiquité, ami et disciple de Michel Foucault, a introduit une notion que j'ai reprise et adaptée, celle de «programme de vérité» dans un livre de cette époque, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes?*²⁴ L'historien prétendait y «étudier la pluralité des modalités de croyances» : chaque époque développe ses méthodes à elles pour parvenir à quelque chose qu'elle appelle «vérité». Certaines d'entre elles, nous les nommons rétroactivement absurdités, mythes et fictions, mais c'est que ce ne sont plus nos méthodes et voilà tout. «Les hommes ne trouvent pas la vérité, ils la font»,²⁵ concluait Veyne – William James en serait tombé d'accord.

J'ai été frappé d'admiration par Jean-Pierre Faye, penseur marchant hors des sentiers battus et qui avait inventé une démarche à lui d'analyse des idéologies politiques, avec ses *Langages totalitaires* succédant au *Récit unique*. Dans mes travaux en cours sur *Fascisme, totalitarisme, religion séculière: trois concepts pour le 20^e siècle*, je retrouve du reste et re-discute de Faye et de son récent essai, *Le siècle des idéologies*.²⁶

Travailler sur des échantillonnages étendus, pensais-je, devait permettre de se poser des questions nouvelles: c'est ce qu'avait fait Charles Grivel dans sa *Production de l'intérêt romanesque* (La Haye, 1975): que raconte au cours de quelques années la fiction dans son ensemble et quelles fonctions socio-culturelles la topique romanesque remplit-elle?

J'ai tiré de la pensée de Mikhaïl M. Bakhtine et des livres de Valentin N. Vološinov et Pavel Medvedev qu'on lui attribuait alors unanimement et (la preuve de ceci ne fait plus guère de doute) très indûment²⁷ l'idée d'une approche intertextuelle et interdiscursive généralisée. J'ai fait mienne la proposition

24. *Les Grecs ont-ils cru à leur mythe?* Paris, Seuil, 1983.

25. Veyne, *Les Grecs*, p. 12. La question que posait Veyne n'est pas «archéologique» et il n'est pas besoin de remonter dans la longue durée pour la rencontrer. Dès que l'historien du mouvement socialiste que je suis devenu se demande, en transposant: est-ce que Jean Jaurès ou Karl Kausky ou Émile Vandervelde avant 1914 ont «cru à leur mythe» auquel ils ont contribué par des centaines de brochures et de discours, à savoir à la socialisation des moyens de production, remède à tous les maux de la société, apportée par une pacifique révolution prolétarienne imminente et débouchant sur une joyeuse Démocratie du travail, vous vous heurtez à des difficultés qu'il n'est pas oiseux de poser. Il est impossible à tout le moins de donner une réponse univoque et simple.

26. Paris, Colin, 1996.

27. *Bakhtine démasqué : Histoire d'un menteur, d'une escroquerie et d'un délire collectif* est un essai publié chez Droz par les Suisses Jean-Paul Bronckart et Cristian Bota en 2011. Il remet en question l'origine de plusieurs idées attribuées à Mikhaïl Bakhtine et leur cohérence au sein de son œuvre et il dépeint une prolifique et profitable *Bakhtin Industry* qui a opéré un «assemblage fondamentalement hétérogène de plagiats», de prête-noms et de fausses attributions. Bronckart et Bota s'appliquent à distinguer les voix de Pavel Medvedev, Valentin Volochinov et Bakhtine des écrits de Bakhtine : ce dernier avait des vues politiques et philosophiques pieuses et «réactionnaires» totalement opposées à celles de ces deux théoriciens marxistes disparus dans les années 1930. Les plus importants des ouvrages incriminés sont *Marxisme et philosophie du langage* de Volochinov et *La Méthode formelle en littérature* de Medvedev : or, ce sont ces ouvrages qui étaient alors attribués à Bakhtine (suite à la déclaration par le linguiste Vjaceslav Ivanov que ces textes avaient été manifestement écrits par Bakhtine) et qu'il faut désormais rendre à leurs auteurs qui m'ont surtout retenu et que j'ai cités.

inaugurale de *Marxisme et philosophie du langage*: «Le domaine de l'idéologie coïncide avec celui des signes: ils se correspondent mutuellement ; là où l'on trouve le signe, on trouve aussi l'idéologie». Somme toute, je vois aujourd'hui que ce que j'ai surtout retenu et cité du «grand penseur soviétique» était les idées de Vološinov ...

Dans les années qui précèdent mon 1889, mes lectures et les influences et inspirations ressenties ont été fort peu du côté des théorie ou critique littéraires, mais plutôt du côté de la sociologie et de l'histoire culturelle et intellectuelle. Tels étaient les tropismes qui agissaient sur moi et j'avais tout à apprendre en ces domaines. En France, d'Edgar Morin dès 1962 avec *L'Esprit du temps* jusqu'à *La distinction* de Pierre Bourdieu et à Claude Grignon et Jean-Claude Passeron,²⁸ je me suis pénétré de la problématique de sociologie et d'histoire culturelles. Celle-ci, ainsi que la définissait Pascal Ory, étudie «l'ensemble des représentations collectives, propres à une société (ethnie, confession, nation, corps de métier, corps d'école..., de ce qui les constitue, comme ce qui les institue». «L'histoire culturelle sera donc l'histoire sociale des représentations», autrement dit l'histoire des représentations du social. «Vaste programme»,²⁹ concédait Pascal Ory. Histoire des représentations, l'histoire culturelle débouchait sur l'histoire de la sphère publique, de l'opinion, des idées répandues, des «mythes» d'une société. On voit bien la proximité de tout ceci avec la réflexion que je m'efforçais de mener.

Comment ne pas mentionner certains écrits de l'École de Francfort, Th. W. Adorno et ses grands textes de l'avant-guerre, et ce qu'il y avait de traduit (assez peu) de Walter Benjamin ; et Gilles Deleuze et Félix Guattari, *l'Anti-Œdipe*, auxquels j'ai emprunté le concept de *déterritorialisation* – et *hégémonie* à Antonio Gramsci. Je mentionnerais aussi l'impression que m'ont fait les travaux si neufs sur «l'écriture de l'histoire» – je songe aux quelques ouvrages qui venaient de paraître de Michel de Certeau, de Paul Ricœur, de Paul Veyne.

Si j'avais pourtant à mentionner un auteur qui m'a donné un vif sentiment d'envie, «*et ego!* Moi aussi, voici le genre de chose que je voudrais pouvoir faire», c'est l'Israélien Zeev Sternhell, historien du «pré-fascisme» en France avec *La droite révolutionnaire, 1855-1914, les origines françaises du fascisme*, paru au Seuil en 1978. C'est à cause de ce livre, sans nul doute, que je me suis orienté vers les années 1880-90. Ce que j'ai perçu comme révélateur et profond, c'est ce travail de l'historien des idées conçu comme une *remontée*, travail que Sternhell exprime dans la métaphore de la *Longue route* que l'historien doit parcourir en sens inverse du flux temporel. L'idée originelle qui un jour «s'empare des masses» est condition de possibilité des événements et condition d'intelligibilité rétrospective. L'argument-clé est que, faute de cette préparation intellectuelle de longue main que l'historien de Jérusalem désigne dans la France de 1880-1914 comme le «pré-fascisme», l'Événement même serait causalement inexplicable: «Le régime de la Révolution nationale est-il compréhensible autrement que comme l'aboutissement logique de la révolte intellectuelle contre l'héritage universaliste, individualiste, hédoniste et laïque des Lumières françaises? n'est-ce pas

28. Grignon, Claude et Jean-Claude Passeron. *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*. Paris: Gallimard et le Seuil, 1989. Voir aussi un collectif antérieur que j'ai pu lire, étant en 1985 pendant un trimestre directeur d'études associé à l'EHESS à Marseille : *À propos des cultures populaires*. Marseille: CERCOM, 1985.

29. *L'Entre-deux-mai. Histoire culturelle de la France 1968-1981*. Paris, Seuil, 1983, p. 7. Voir aussi du même auteur, *La culture comme ouverture, treize exercices d'histoire culturelle*. Complexe, 2008. Et de Roger Chartier, «le monde comme représentation», *Annales*, vol. 44, 6: nov.-déc. 1989, pp. 1505-1520.

le nationalisme de la Terre et des Morts qui constitue le cœur de la Révolution nationale?»³⁰

À force de travailler en bien petit nombre à l'échelle de la Francophonie, dans les mêmes secteurs émergents et avec des problématiques contiguës, on se fait des amis. Mon réseau d'amitiés tient beaucoup à mon travail sur le discours social et aux rencontres qu'il a occasionnées. J'ai évoqué plus haut mes trente années de collaboration et de discussion avec Régine Robin. Ce n'est pas que le travail de recherche ne relève pas avant tout de la «solitude du coureur de fond», et que le chercheur ne passe pas une vie autistique à discuter et disputer avec lui-même, – mais il est agréable de trouver de temps en temps des gens à qui parler et qui comprennent ce que vous faites.

En Belgique, des littéraires de Liège avaient formé le Groupe μ , et ils avaient livré une originale «rhétorique générale». J'ai admiré l'entreprise et enseigné plusieurs fois du reste leur *Rhétorique générale*, parue chez Larousse en 1970. Une longue amitié me lie à Jacques Dubois avec qui je suis entré en contact cette année-là. Celui-ci s'est ensuite orienté vers la sociologie de la littérature et de la culture. Il s'est tourné également vers le roman policier, ce genre réputé «trivial» qui est l'expression de la modernité même, – voir *Le roman policier et la modernité*.³¹ Avec *Pour Albertine* et d'autres livres récents, il a inventé un genre inédit, plein de finesse et de charme, la «critique-fiction».

J'avais suivi les cours «obligatoires» de Chaïm Perelman mais c'est en travaillant à *la Parole pamphlétaire* que je suis venu de façon tâtonnante à la rhétorique de l'argumentation telle qu'il l'abordait et que j'ai cherché à l'intégrer à travers un bricolage indécis à la théorie du discours social. Je me suis mis dans la foulée sans formation philosophique à chercher à «tirer» quelque chose d'Aristote. En réalité c'est en 1958, avec deux ouvrages pionniers, la *Nouvelle rhétorique* de Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca³² et, de Stephen Toulmin, *The Uses of Argument*,³³ un peu plus tard avec le traité de Charles Hamblin sur les *Fallacies*³⁴ qui cherchait à substituer à la vieille taxinomie arbitraire des sophismes une théorie moderne des erreurs de raisonnement, que la rhétorique est revenue en force. Avec cette «renaissance» au milieu du siècle, la rhétorique, contiguë aux sciences du langage et de la communication en plein essor, a cessé d'être ce qu'elle avait été traditionnellement, un apprentissage de l'*art* de discourir avec éloquence pour devenir ce qu'elle est aujourd'hui: l'étude du discours sous l'angle de l'argumentation. De nos jours — et c'est largement grâce à Perelman, — la rhétorique a repris une place éminente dans les «sciences humaines» justement parce qu'elle s'intéresse au plausible, non à la certitude, au conjectural non à la preuve formelle, au vraisemblable non à la métaphysique Vérité. Georges Vignaux le dit: «parler, c'est d'abord discourir et discourir, c'est argumenter»: à ce compte, les deux disciplines, analyse du discours et

30. *Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France*. Paris: Seuil, 1983. ∞ 3^e éd. refondue et augm. d'un essai. Préf. inédite de 106 p., «Morphologie et historiographie du fascisme en France». Paris: Fayard, 2000. ∞ Rééd. en format poche. Bruxelles: Complexe, 2000. p. 50.

31. *Le roman policier, ou: La modernité*. Paris: Nathan, 1992. Je citerais aussi le livre d'Uri Eisenzweig, *Le Récit impossible*. Paris : Christian Bourgois.

32. *Traité de l'argumentation. La Nouvelle rhétorique*. Paris: P.U.F., 1958. 2 vol. (Réédité en «poche»: Bruxelles: Ed. de l'U.L.B./ Paris: PUF, 1988).

33. *The Uses of Argument*. New York, London: Cambridge U. Press, 1958. ♦ *Les usages de l'argumentation*. Paris: PUF, 1992. Voir aussi la dernière version «updated» en anglais de 2003.

34. Hamblin, Charles L. *Fallacies*. London: Methuen, 1970. ♦ rééd. Newport VA: Vale Press, 1986.

rhétorique, se confondent.³⁵ Dans le *Dictionnaire d'analyse du discours* de Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau, paru en 2002, un bon tiers des entrées vient de la tradition rhétorique.³⁶ J'ai mis toutefois longtemps à approfondir mes connaissances en la matière et à définir une problématique personnelle dans ce vaste domaine où j'ai navigué à vue au cours des années, sans guide et très éclectiquement, – domaine indivis qui englobe la «logique naturelle», l'*Informal Logic*,³⁷ l'analyse de «l'argumentation dans la langue» (travaux d'Anscombe, de Ducrot) la pragmatique linguistique, notamment la pragmatique du dialogue, de la conversation³⁸ et de la communication (Marcelo Dascal en Israël notamment sur les conduites communicatives³⁹); la *Gesprächsrhetorik* et l'ethno-méthodologie de l'échange oral; la linguistique de la présupposition; la sémantique des «univers de croyances», les sciences cognitives dans leur rapport à la persuasion et au raisonnement, la sémiotique (à savoir la *Semiotics* de Peirce qui fait de l'indice et du signe des structures de raisonnement). C'est le cas d'ajouter & caetera.

Quant à la narratologie qui trouvait sa source dans les travaux d'un ethnologue russe, Vladimir Ia. Propp, avec sa *Morphologie du conte populaire*, j'ai bricolé bien des analyses en m'en «inspirant» ainsi que des écrits des formalistes russes, d'Eikhenbaum à Viktor Šklovski, tout en les *syncrétisant* avec Lucien Goldmann et György Lukacs.

J'ai pris contact quelques années après la parution de 1889 avec le disciple et successeur de Perelman à l'ULB, le philosophe de la problématologie, Michel Meyer. La discussion a démarré au quart de tour. C'est devenu également au fil des ans une amitié solide jamais démentie. Meyer, on le sait, avance de la rhétorique la définition la plus large qui soit, la rhétorique est la négociation de la distance entre les sujets, «la négociation de la différence entre individus sur une question donnée».⁴⁰ Pour le philosophe de Bruxelles le discours, dans son acception la plus générale, est un essai de communication entre des consciences opaques l'une à l'autre et il attribue à la rhétorique le soin de mesurer tout ce qui dans le langage oppose ou rassemble les hommes, tout ce sur quoi ils s'entendent et ne s'entendent pas, en faisant apparaître la problémativité qui imprègne le *logos*.

Georges Vignaux travaillait en Suisse à *L'Argumentation: essai d'une logique discursive*, qui parut chez Droz en 1976. Ici aussi, je l'ai lu d'abord, j'ai essayé de comprendre ses démarches – et nous nous sommes liés d'amitié plusieurs années plus tard. Vignaux, dès ses premiers travaux, développait des concepts (schématisation, présentation, micro-monde) qui visaient à rattacher l'analyse du discours à la théorie de la connaissance. J'ai apprécié aussi sa dense synthèse, mal connue, *Le discours, acteur du monde. Énonciation, argumentation et cognition*. Gap: Ophrys, 1988.

35. *L'argumentation. Essai d'une logique discursive*. Genève: Droz, 1976, 5.

36. *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris: Seuil, 2002.

37. Et les logiques inférentielle, inductive, abductive, contrefactuelle, les *Deviant Logic*, *Possible Worlds Theory* etc.

38. D. André-Larochebouvry, *Introduction à l'analyse sémio-linguistique de la conversation*. Paris: Didier, CRÉDIF, 1984.

39. *Interpretation and Understanding*. Amsterdam: Benjamins, 2003. Et: Dascal, Marcelo, dir. *Dialogue: An Interdisciplinary Approach*. Amsterdam: Benjamins, 1985.

40. Perelman, *le renouveau de la rhétorique*. Paris: PUF, 2004, 123.

Ruth Amossy, Elisheva Rosen à Tel Aviv travaillaient alors de leur côté à une théorie des clichés, des lieux communs, des stéréotypes, mais aussi de l'éthos, de la «présentation de soi» dans le discours. Autres amitiés. Ma collaboration qui remonte à bien des années avec Ruth Amossy se poursuit: je suis membre du comité d'*Argumentation et analyse du discours* et en 2014, j'irai faire quelques conférences à Tel Aviv à la Chaire Henri Glasberg de culture française et dans le cadre du Programme de rhétorique du département d'études générales de la Faculté des Lettres.

À Montréal même, dans les années 1980, il se passait des choses; des regroupements s'esquissaient selon des affinités électives et des curiosités peut-être un peu éclectiques. Professeur à l'UQAM, producteur de cinéma dans une vie antérieure, André Belleau avait créé vers 1982 avec moi et avec Antonio Gómez-Moriana, Marie-Pierrette Malcuzinsky, Clive Thomson & *alii*, le «Cercle Bakhtine» qui s'est réuni assidûment pendant quelques années. Belleau a dirigé le collectif auquel on a tous participé «Bakhtine mode d'emploi», numéro de la revue *Études françaises* (vol.20, n°1, 1984). Mais Belleau de qui j'étais très proche est mort en 1986 et le Cercle a disparu.⁴¹

Une aventure collective a recommencé en 1990 lorsque s'est fondé à Montréal le Centre interuniversitaire d'analyse du discours et de sociocritique des textes (CIADEST). Il avait été conçu par l'hispaniste Antonio Gómez-Moriana, Régine Robin et moi. L'UQAM nous avait prêté des locaux. La création de ce centre se justifiait par la présence à Montréal et au Québec en général d'un nombre significatif de chercheurs qui se réclamaient de ces traditions. Les temps avaient changé, la bibliographie des travaux, principalement en français, en analyse du discours que j'ai publiée dans les cahiers du centre en 1992 comportait près de 1,000 titres.⁴² Le CIADEST a attiré beaucoup de jeunes et a «fait école» – jusqu'au jour où les coupures massives du gouvernement Bouchard en 1996 en ont eu raison.

Maintenant on peut aussi prendre du recul et opérer un *travelling arrière*. L'idée de considérer ce que dit une société, ses dicibles et ses scriptibles, ses «lieux communs» et ses «idées chics» est une idée vieille comme la modernité. Une bonne partie des «prédécesseurs» de l'analyse du discours social est formée par des gens de lettres: tout au long de la modernité, cette «ère du soupçon», de Flaubert à Léon Bloy, à Robert Musil, à Nathalie Sarraute, on voit revenir le recensement et l'interrogation accablée des «idées reçues», de l'«exégèse des lieux communs». Qu'il s'agisse de Proust (*Un Amour de Swann* est un épisode que l'on peut dater de la présidence de Jules Grévy ou de Sadi Carnot) ou de *l'Homme sans qualité*, ou encore des *Fruits d'Or*, de *Vous les entendez* de Sarraute, ce sont des romanciers qui ont avec le plus de subtilité ironique écouté et transcrit la vaste rumeur hétérologique des langages sociaux.

Le discours social est toujours là, comme médiation, interposition du collectif inerte dans les rapports entre les humains. C'est ce que Flaubert a voulu faire sentir en narrant la rencontre d'Emma Bovary et de Léon à l'Auberge d'Yonville: l'immersion totale des sentiments, des sensations et des désirs dans l'aliénation de la *doxa*, du cliché romantique et des idées à la mode. Émile Durkheim ne suggère pas autre chose en écrivant: «Dites si ce n'est pas Édouard Drumont ou Paul de Cassagnac [deux fameux éditorialistes ultra-réactionnaires de la fin du siècle, l'un antisémite, l'autre bonapartiste-plébiscitaire] qui parlent par la bouche de tel bon bourgeois ou de tel excellent prêtre?» Émile Durkheim comme Tarde ont été fascinés par cette capacité des nouveaux discours médiatiques d'«imprégner une âme», si bien, disait ce dernier, «que le lecteur habituel devient l'homme de son journal».

41. Chantal Gamache, «André Belleau et le Cercle Bakhtine», *Liberté*, vol. 29, n° 1, (169) 1987, p. 54-57.

42. *L'Analyse du discours, bibliographie de travail*. Indexé par Chung Ook. Montréal: CIADEST, 1992. in 4°, 70 p.

— Six autres livres dans la foulée

Ce n'est pas un secret bien gardé, mais tout de même seuls mes quelques lecteurs habituels et fidèles le savent: à l'ouvrage principal, déjà volumineux, *1889, un état du discours social*, se sont bel et bien adjoints coup sur coup *six autres livres* qui développent certains aspects et explorent certaines régions du dit «discours social» à ladite époque. Ils sont issus de mes inépuisables «dépouillements» de 40,000 fiches rangées dans des boîtes à souliers en ces temps tout juste antérieurs à la généralisation du PC – et du désir d'ouvrir la réflexion sur des secteurs alors bien peu explorés:

— 1. *Le cru et le faisandé: sexe, discours social et littérature* était paru le premier, antérieurement à 1889, à Bruxelles, aux Éditions Labor en 1986. Ce livre porte sur les thématisations et les «savoirs» en concurrence sur la sexualité, du café-concert et de la petite presse libertine au discours médical, au roman naturaliste etc. J'en cite sans plus le prière d'insérer qui exprime ma conviction d'aborder des questions inaperçues:

On n'a guère, jusqu'ici, tenté de décrire systématiquement la manière dont une société thématise la sexualité. Comment le sexe est-il mis en discours, du journalisme au droit, à la médecine et aux littératures, de la pornographie à deux sous aux « audaces » novatrices des avant-gardes ? *Le cru et le faisandé* examine les écrits de toutes natures produits en France et en Belgique en 1889. Il immerge la littérature dans la totalité du discours social de l'année. Il montre selon quelles topiques et quelles rhétoriques se produisent ici et là du savoir (et de l'anxiété), du sensationnalisme de presse, de la grivoiserie, de l'obscénité, de la transgression.

Des *Aberrations sexuelles* du Dr. Garnier aux «petites femmes» du *Courrier français*, de *l'Almanach des Cocottes* aux œuvres de Zola, de Lemonnier, de Rachilde, toute la topologie des genres et discours de la Belle Époque et tous les degrés de distinction sont ainsi parcourus. Rien autant que la « pornographie » ne discrimine ses lectures et ne donne par là une image des hiérarchies culturelles. Ce qui charme les uns répugne aux autres et dans tous les sens. Tel journaliste, écœuré par l'immonde Zola, a toutes les indulgences pour la « saine » gaudriole française...

L'auteur esquisse une théorie du discours social et des fonctions qu'y peut remplir la symbolique sexuelle: par déplacement et condensation, la gaudriole ou la scène d'audace moderniste font de l'« indécence » des moyens de parler d'autres mystères sociaux.

— 2. *Le Centenaire de la Révolution* est paru à Paris à la Documentation française pour le Bi-centenaire en 1989. Cette étude des écrits qui accompagnent de leurs controverses la commémoration du Centenaire s'accompagne de 16 fac-similés d'époque, seize planches hors-texte.

--- 3. La même année toujours, est sorti *Ce que l'on dit des Juifs en 1889, antisémitisme et discours social*, Presses Universitaires de Vincennes, 1989. Dans ce livre, j'étudie, toujours issu de l'inépuisable travail sur 1889, le développement de la propagande antisémite en France dans les années qui précèdent l'Affaire (ou plus précisément celles qui précèdent l'arrestation d'Alfred Dreyfus, l'Affaire comme telle ne débutant qu'en 1896 ou en 1897) ou plutôt je cherche à aborder le problème que pose cette montée de l'antisémitisme avec une problématique différente de celle d'autres historiens. Travaillant à partir des notions de discours social et de topographie (de «division du travail» discursif), je cherchais à voir non pas les seuls «professionnels» du pamphlet antisémite, – encore moins à me limiter aux écrits de celui qui fut au premier chef un professionnel de la chose, Édouard Drumont, – mais à identifier et comprendre une *dissémination générale* d'énoncés méfiants ou hostiles à l'égard des Juifs, de stéréotypes et de mythes

dispersés dans le système global de ce qui s'imprime et se lit à cette époque – tant dans la presse des diverses tendances, des cléricaux aux socialistes, et même, en allant aux extrêmes, des carlistes aux anarchistes, que dans les grandes revues «politiques et littéraires», les illustrés, les genres littéraires, les ouvrages scientifiques etc.

À partir de recherches additionnelles et plus étendues dans le temps, dans le second ouvrage mentionné, *Un Juif trahira*, je pose la question de savoir comment, par quelles voies et avec quels degrés de précision progressive, le thème de *l'espionnage militaire* et de la *trahison juive* s'est fait jour dans la propagande antisémite entre 1886 et 1894, comment assez tôt (bien avant la campagne «ciblée» lancée par la *Libre Parole* en 1892), ce soupçon et cet objet d'angoisse, «Un Juif nous espionnera, nous trahira» a commencé à désigner du doigt quelqu'un, un artilleur peut-être, un polytechnicien et aussi quelqu'un portant un certain nom de famille – par exemple un nom voué aux gémonies de façon récurrente dans cette propagande: celui de «Dreyfus» (comme l'avait montré Pierre Birnbaum – et on pouvait encore compléter significativement ses remarques).

Mon objet de recherche et de réflexion dans cette seconde étude est de faire voir exactement ce qui était déjà arrivé dans le monde des représentations sociales avant que *La Libre Parole* ne titre un beau et, pour elle, triomphal soir: «HAUTE TRAHISON. ARRESTATION DE L'OFFICIER JUIF A. DREYFUS». ⁴³

(Ce travail sera lui-même prolongé un peu plus tard par *Un Juif trahira : le thème de la trahison militaire dans la propagande antisémite*, Montréal, CIADEST, 1995, essai rédigé pour le colloque sur le centenaire de l'Affaire tenu à l'Université hébraïque de Jérusalem).

— 4. *Le Café-concert. Archéologie d'une industrie culturelle*⁴⁴ est une étude consacrée au café-concert en France à la fin du 19^e siècle. Le matériau est notamment formé de l'ensemble de la production de chansonnettes composées et publiées (paroles et musiques) en 1889. Je cherche à décrire et interpréter l'état d'une industrie culturelle, la première en date à avoir présenté tous les caractères de cette "Kulturindustrie" qui va occuper hégémoniquement la place au siècle suivant. Encore à l'étape paléotechnique, la chansonnette commerciale, sans phonographe ni radio, crée et impose une logique de son champ communicationnel (standardisation et inflation de la production, engendrement d'un public-magma trans-social, vedettariat, implantation d'une mini-culture avec sa presse ad hoc et son fandom) en concomitance avec une axiomatique de la production parolière et musicale. Le café-concert, musique et paroles, en 1889 permet de voir l'émergence d'une culture mass-médiatique, culture dont l'évolution ultérieure ne fera que confirmer les tendances originelles, à une époque où le spectacle de compétition sportive (à l'exception du sport hippique) et le cinéma sont encore absents, où la publicité, imprimée ou murale, reste fort discrète et où les formes modernes de l'imprimé non-canonique de loisir – de l'astrologie journalistique aux mots-croisés, du roman policier ou d'espionnage à la presse de sang-à-la-une – sont seulement en voie d'émerger de formes plus anciennes: logogripes et énigmes, canards et plaintes, presse à un sou, roman-feuilleton venu de Frédéric Soulié, Suë et Féval. Mon travail résulte d'une enquête systématique sur les chansons publiées en 1889, sur les archives de la censure complétée par la lecture de toute la presse de l'année et sur l'analyse des écrits des publicistes et des lettrés qui ont écrit sur le phénomène, ordinairement pour s'en affliger. La description d'un «état du discours social» en 1889 a permis d'immerger le caf' conc' et ses chansonnettes dans la doxa de l'époque et la totalité des scriptibles, distingués et

3. 1. 11. 1894, p. 1.

44. Avec la collaboration de Diane Geoffrion. Montréal: CIADEST, 1991.

vulgaires, lettrés et savants, publics et ésotériques qui forment, dans leur intertextualité, le discours de ce temps.

— 5. On a enfin, sur la publicité en vers au tournant du siècle, un petit livre qui relève de la «mystification littéraire», *L'Œuvre poétique du Savon du Congo*, Paris, Éditions des Cendres, 1992. Depuis le début des années 1880 jusqu'à l'Exposition universelle de 1900, il est paru dans plusieurs titres de la presse parisienne un *poème publicitaire quotidien*, un poème chaque jour différent vantant le Savon du Congo: j'ai cherché à voir ce que cet objet infiniment mineur peut refléter de «l'esprit» d'une époque. Six mille poèmes environ procurés par des rimeurs bénévoles et anonymes (mais qui dit que Mallarmé ou Verlaine n'ont pas envoyé quelque jour leur quatrain?) à la gloire de ce savon parfumé produit à Roubaix par la Savonnerie Vaissier Frères et sous la propriété de M. Victor Vaissier, grand amateur de publicité poétique.

— 6. Au cours des années 1990, ma réflexion s'est durablement orientée vers l'histoire des idées politiques et des idéologies de masse des 19^e et 20^e siècles, vers la philosophie politique qui depuis toujours m'attirait, je me suis concentré sur l'histoire des militantismes progressistes et sur ce que j'ai analysé comme «les Grands récits».

Le premier en date des livres que j'ai publiés sur ce sujet des militantismes de progrès et de changement social radical est *Topographie du socialisme français 1889-1890*, paru en 1990.⁴⁵ Il fait la suture avec les travaux qui précèdent. Travaillant toujours selon une coupe synchronique, mais cette fois étendue à deux ans, 1889-1890, je prends en considération tout l'imprimé socialisant de ces années situées à l'émergence de la «société de masse» et aux débuts de la Deuxième Internationale. J'étudie le mouvement ouvrier français (et belge) d'alors, sa presse et ses discours, non comme un donné syncrétique, ni comme un *idéaltipe* weberien, mais je l'aborde en termes d'*espace d'affrontements polémiques* entre partis, groupuscules, revuetttes et doctrines en conflit, comme un cercle dont la périphérie est partout et le centre nulle part, comme une «topographie» interdiscursive. Tel est le concept que je construis dans cet ouvrage et qui nous ramène à la problématique que j'ai suivie au cours des ans de toutes sortes de façons, celle du conflictuel (sur un fond hégémonique) dans le discours social ou dans un de ses «champs».⁴⁶

Ma problématique revenait à chercher à comprendre un phénomène d'une éclatante banalité dans son étrangeté: le mal social est, pour tous et chacun, quelque chose de douloureusement évident, on doit pouvoir lui porter remède, trouver la «solution» et se mettre à la tâche. Toutefois, nulle époque, nul secteur de la vie publique et militante n'a jamais été d'accord sur la hiérarchie des problèmes, sur leurs causes et encore moins sur les solutions qui «s'imposent». La critique du mal social forme ainsi une polémique interminable qui est consubstantielle à la pensée politique moderne. Elle s'incarne par exemple dans le parti socialiste français du début du siècle passé, la SFIO, «Section Française de l'Internationale Ouvrière», n'étant, dans ses journaux et au cours de ses congrès, qu'une querelle inextinguible entre les possibilistes, les jaurésistes, les guesdistes, les allemanistes, les vaillantistes, les syndicalistes révolutionnaires, les anarcho-syndicalistes, les antimilitaristes. Tous avaient une certaine idée du mal régnant dans la société bourgeoise et capitaliste et du remède à apporter, mais ces idées confrontées se contredisent en tous points.

45. Réédité en 2006 dans la collection *Discours social*. On verra aussi un peu plus tard un recueil d'articles sur divers thèmes et aspects de la propagande des débuts de la Deuxième Internationale, *La Propagande socialiste: six essais d'analyse du discours*. Montréal: Éditions Balzac, «L'Univers des discours», 1997.

46. J'étudie également dans un des chapitres la topographie des groupuscules féministes.

J'appelle après Jean-François Lyotard,⁴⁷ *Grands récits* les formations idéologiques qui se sont chargées à la fois de procurer aux modernes une herméneutique historique globale balayant les horizons du passé, du présent et de l'avenir et de prescrire un remède définitif aux maux dont souffre la société – le programme *utopique* qu'elles comportent y formant la *pars construens* (comme disent les rhéteurs) d'une édification démonstrative qui part d'une critique radicale (une critique qui irait à la *racine*) des vices de la société présente. Les Grands récits présentent effectivement une spécificité cognitive étant formés d'une séquence stable et constante de *topoi*, d'arguments et de micro-récits. Ils s'inscrivent dans un *canevas* récurrent, indéfiniment réutilisé, tout en déployant un mode propre de déchiffrement de ce qui va se désigner comme «le social». Le long 19^{ème} siècle a été le laboratoire d'une invention idéologique foisonnante⁴⁸ – à laquelle le 20^{ème} n'a strictement rien ajouté de substantiel – invention qui est demeurée cependant contenue dans un *cadre de pensée* spécifique, dans un canevas narratif et rhétorique dont les éléments se fixent dès le règne de Louis-Philippe. Ce sont ces invariants que j'ai dégagés pour chercher à comprendre leur rôle dans l'histoire et déchiffrer leurs avatars successifs.

Des réformateurs romantiques et des premières sectes socialistes (dites ultérieurement «utopiques»)⁴⁹ aux idéologies de masse du 20^{ème} siècle, au premier chef celle qui s'est désignée comme le «socialisme scientifique», les deux siècles modernes ont connu l'éternel retour d'une forme structurée de pensée militante qui va du diagnostic de maux innombrables dus à «la mauvaise organisation de la société» à la découverte de leur étiologie, au dévoilement de leur cause ultime, puis à l'exposé d'un remède, à la découverte d'une panacée, conforme à la fois à la nature *humaine* et au progrès *historique*, et à l'annonce démonstrative de la chute prochaine de la société mauvaise – en dépit de la vaine résistance des suppôts du mal et ennemis du peuple – et de l'instauration sur ses ruines d'une société juste, heureuse, définitive et immuable.

Tel allait être l'objet de mes livres suivants dont je ne dirai que quelques mots. *L'Utopie collectiviste*, étude parue aux PUF en 1993, traite des représentations de la société censée sortir de l'imminente révolution prolétarienne, visions d'avenir non pas conjecturées par des littérateurs, mais «entrevues» par les grands leaders et les propagandistes officiels de la Deuxième Internationale entre 1889 et La Grande guerre. Jusqu'à la Révolution de 1917, les leaders et les théoriciens de l'Internationale, les propagandistes officiels des partis socialistes européens, allemand, français, belge, hollandais notamment, se sont mis à rédiger des livres et des brochures par dizaines qui décrivent par le menu la société qui allait sortir de la prochaine Révolution prolétarienne. Ces ouvrages, pièces supposées importantes du «socialisme

47. Jean-Fr. Lyotard, *La condition postmoderne, rapport sur le savoir*. Paris: Minuit, 1979.

48. Y compris ces *transpositions* parodiques en clé réactionnaire, liturgies de masse et cultes du chef inclus, que sont les idéologies fascistes. Là où les socialistes «scientifiques», empêtrés de scrupules rationalistes, ne voulaient pas exploiter consciemment et à fond de train le puissant caractère gnostique-millénariste de leurs doctrines, ni utiliser cyniquement le fanatisme qu'elles pouvaient inspirer avec ses textes sacrés, son drapeau rouge, ses cultes et ses liturgies, les fascistes, pénétrés de *Lebensphilosophie* vitaliste, vont aller piller sans vergogne ce potentiel de l'adversaire en le mettant au service d'un «mythe» à leurs yeux (sans doute avaient-ils raison sur ce point) plus puissant que la Lutte des classes, – celui de la Nation et de sa «renaissance», de la «Palingénésie nationale».

49. Mais les fouriéristes et les saint-simoniens parlaient tous déjà, bien avant le «socialisme scientifique» baptisé par Engels en 1977 pour mettre en valeur le travail de son ami Marx, d'une «science sociale» nouvellement découverte par leurs Maîtres...

scientifique», on les avait évidemment bien oubliés. Il fallait donc à mon sens, dans l'esprit d'archéologie de la modernité qui est le mien, aller les relire et chercher à comprendre la logique de *l'utopie collectiviste*, chercher à en connaître les thèmes, les arguments, aussi bien que les nœuds de polémique et de dissension. Des générations de militants «révolutionnaires» ont mis leur foi dans l'excellence du système collectiviste, ils ont gagé leur vie sur l'imminence de l'effondrement du capitalisme et l'instauration d'un monde meilleur sur une autre base économique et juridique. Qu'étaient-ils censé attendre exactement? Ma question était (faussement) naïve: que devait être le «socialisme» venu au pouvoir dans les programmes des partis ouvriers européens *avant* la Révolution bolchevique, avant que des régimes qui se réclamaient de la révolution sociale ne s'établissent, figurant pour les uns l'humanité en marche vers son émancipation mais n'apparaissant bientôt à d'autres que comme des États oligarchiques, esclavagistes, «totalitaires», caricatures sanglantes du «véritable» socialisme ?

Quant aux influences subies, aux admirations qui me sont venues dans les années 1990, je pense qu'elles ont été surtout suscitées par des chercheurs anglais, américains, allemands qui me donnaient une vision plus large du potentiel de l'histoire des idées que ce qui se faisait en domaine francophone.

Quoi qu'il en soit, après la publication de *L' Utopie collectiviste* dont les limites temporelles allaient cette fois de la fondation de la Deuxième Internationale à la Grande guerre, j'ai choisi d'étendre encore dans le temps ma réflexion en remontant à la critique sociale romantique et aux ainsi nommés «socialistes utopiques». De la prise à bras le corps de toute la modernité «progressiste», sont sorti quatre nouveaux livres. Mais il suffit, j'arrête ici mon récit. Je raconterai la suite une autre fois – ou probablement jamais.

— La place et le rôle de la littérature

Il me semble que l'étude du texte littéraire n'a d'intérêt que si ce texte n'est pas isolé d'emblée, pas coupé du réseau socio-discursif dans lequel et sur lequel il travaille. Le texte littéraire est immergé dans le discours social, ses conditions de lisibilité ne lui sont jamais immanentes. Sans une théorie et une pratique d'analyse du discours social, lequel est bien plus et autre chose que l'intuition qu'on en a, il n'est guère possible d'aborder le domaine des lettres tout de go, sans tomber dans l'à priori, l'intuition incontrôlée, l'imputation aux caractères formels de l'objet des fonctions interdiscursives du texte.

Prélevé sur le discours social, produit selon des «codes» sociaux, le texte peut certes reconduire du doxique, de l'acceptable, des préconstruits et du préjugé, mais il peut aussi transgresser, déplacer, confronter, ironiser, excéder l'acceptabilité établie. Dans le premier cas, le texte s'assure d'une lisibilité immédiate. Par là même, il est aussi voué à devenir à moyenne échéance «illisible» à mesure que la connivence avec la *doxa* qu'il portait et qui le portait s'estompe. En revanche, les textes qui problématisent, altèrent et déplacent le doxique hégémonique sont de ceux qui inscrivent de l'indétermination, – ce qui les rend difficilement lisibles dans l'immédiat, mais leur assure une potentialité, plus ou moins durable, de lisibilité «autre». Les textes dévalués des «en dehors» de la littérature, les textes-marchandises, laissés sans surveillance en quelque sorte, peuvent intéresser non seulement le critique des lettres mais le sociologue et l'historien dans la mesure où ils peuvent s'analyser *à la fois* comme répétition de formules éprouvées, comme stéréotypie, produits à «consommation immédiate», comme compulsion à redire le déjà-dit, comme pré-jugé et mé-connaissance *et* comme mouvance, glissements subreptices, ironisation,

émergence de logiques autres, émergence du *noch-nicht-Gesagtes*, du pas-encore-dit.⁵⁰

M'inspirant de ce que je comprenais alors de la pensée de «M. Bakhtine» autant que des analyses sociocritiques de Claude Duchet, je suis donc venu à formuler une thèse: que la littérature ne connaît qu'au second degré, qu'elle vient toujours *après*, dans un univers social saturé de paroles, de débats, de rôles langagiers et rhétoriques, d'idéologies et de doctrines qui tous ont, justement, la prétention immanente de *servir à quelque chose*, de donner à connaître et de guider les humains en conférant du sens (signification et direction) à leurs actes dans le monde. L'être de la littérature, alors, est dans son travail opéré *sur* le discours social, et non en ce qu'elle offrirait, en surcroît des journalismes, philosophies, propagandes, doctrines et sciences, des procès-verbaux à sa façon sur le «monde» ou sur l'«âme». La littérature est à concevoir comme un *supplément* du discours social, son moment est un après-coup, ce qui peut faire d'elle, en effet, une trouble-fête.

L'hétéronomie et l'hétéroglossie ne peuvent s'appréhender par une intuition locale, par le seul examen de ce qui se trame dans le champ littéraire. L'hétéronomie n'est pas une qualité intemporelle de certaines œuvres à jamais classées comme dissidentes et subversives, mais elle doit s'appréhender dans l'économie globale du discours social d'un temps donné. Elle ne peut être une sorte de *valeur transhistorique*. Un langage «autre», l'invention d'un écart productif, la mise en langage d'apories, tout ceci qui nous semble constitutif des «grands textes», demeure à tout moment improbable, fort loin d'être à portée de main du simple «talent»; le texte littéraire n'est guère en position conquérante, il n'opère, au fond, de rupture significative que sous la contrainte de l'impossibilité advenue de dire, de l'aphasie et de l'asphyxie.

Le texte littéraire inscrit du discours social et le travaille. Mais le travail à opérer sur les discours sociaux n'est pas une tâche transhistorique qui aille de soi, ce travail est toujours problématique et ses stratégies sont multiples, contraintes, et dans une même société divergentes par leurs moyens et leurs fonctions. Le discours social apparaît, *vu des lettres*, comme un dispositif problématologique, fait de leurres, d'énigmes, de dilemmes et de questionnements. Si les textes, littéraires ou non, se réfèrent au réel, cette référence s'opère dans la médiation des langages et des discours qui, dans une société donnée «connaissent» différenciellement et même de façon antagoniste, le réel duquel je ne puis rien dire antérieurement aux diverses manières dont il est connu.⁵¹

La littérature ne s'oppose pas aux multiples activités de discours qui se divisent le travail dans la topographie culturelle, en ce que, dans son coin ou en sa «Tour d'ivoire», elle se livrerait au vain et gratuit labeur de déconstruire du sens et serait glorieusement privée, seule, de finalité pratique et de télos. La littérature n'est justement pas seule dans un coin, ni «hors du siècle», qu'il s'agisse de roman réaliste ou moderniste, ou de poésie cubiste ou surréaliste: *elle est ce discours qui, présent dans le monde, vient prendre la parole et travailler avec «les mots de la tribu» après que tous les autres discours aient dit ce qu'ils avaient à dire*, et notamment les discours de certitude et d'identité; elle est ce qui semble avoir mandat de les écouter, d'en répercuter l'écho et de les interroger en les confrontant. Du seul fait qu'elle vient *après*, elle ne va pas rafistoler des positivités civiques, rajouter de la fonctionnalité pratique, de la certitude impérative, parce que, justement, il y en a déjà en abondance dans le reste du discours social, – des certitudes qui

50. J'ai développé notamment cette réflexion dans un essai : «Que peut la littérature? Sociocritique et critique du discours social», dans: Marie-Claire Ropars et Jacques Neefs, dir., *La Politique du texte: enjeux sociocritiques. Pour Claude Duchet*. Lille: Presses Universitaires de Lille, 1992. pp. 9-27.

51. Je revoie ici à mon étude avec Régine Robin, «L'Inscription du discours social», *Sociocriticism*, I, 2: juillet 1985.

sont toutes en antagonisme déclaré ou larvé les unes avec les autres et tissées de contradictions. Le texte romanesque moderne, par exemple, est alors un dispositif de collages, d'effets dialogiques, d'ambiguïtés sémantique, de polysémie et de polyphonie, non par quelque manie formelle ou par quelque soumission à une évolution esthétique transcendante, mais justement parce que — même dans le plus plat, le plus 'à thèse' des romans — il ne fait que refléter et enregistrer la rumeur cacophonique du discours social global avec ses voix discordantes, ses légitimités indécidables, ses échos et ses parodies, et entend en effet, s'étant mis à *juste distance*, les différentes thématisations concurrentes des mêmes choses, ce qui murmure et ce qui tonitrué.

La littérature ne sait faire que cela: rapporter au second degré cette cacophonie interdiscursive, pleine de détournements et de glissements de sens et d'apories plus ou moins habilement colmatées. Elle ne peut que manifester ce qui se dissimule sous la logique apparente du discours social (des discours sociaux), c'est à dire l'incapacité ontologique où il est de *connaître* le monde et le cours de l'histoire de façon stable et cohérente, sans affrontements irréductibles entre les «visions du monde» qui l'habitent, sans «vices cachés» dans les systèmes et les explications et sans encourir à tout coup la *malencontre du réel*.



MES LIVRES SUR LE DISCOURS SOCIAL, EN ANALYSE DU DISCOURS ET HISTOIRE DES IDÉES

Les Champions des femmes. Examen du discours sur la supériorité des femmes, 1400-1800. Montréal: Presses de l'Université du Québec, 1977, xi & 194 p.

La Parole pamphlétaire, contribution à la typologie des discours modernes. Paris: Payot, 1982, 416 p. Collection «Langages et sociétés» dirigée par LOUIS-JEAN CALVET.

Le Cru et le faisandé: sexe, discours social et littérature à la Belle Époque. Bruxelles: Labor, 1986, 202 p. (Collection «Archives du futur» sous l'égide des Archives et Musée de la littérature).

Ce que l'on dit des Juifs en 1889. Antisémitisme et discours social. Préface de MADELEINE REBÉRIOUX. Paris, Saint-Denis: Presses de l'Université de Vincennes, 1989, 192 p. (Collection «Culture et Société»).

Mil huit cent quatre-vingt-neuf: un état du discours social. Montréal, Longueuil: Éditions du Préambule, 1989, 1.176 pages. (Collection «L'Univers des discours» dirigée par ANTONIO GÓMEZ-MORIANA ET DANIELLE TROTTIER).

Le Centenaire de la Révolution. Paris : La Documentation française, 1989, XVI planches hors-texte & 64 p.

Topographie du socialisme français, 1889-1890. Montréal: Discours social, 1990. 210 p. (Collection «Discours social - Monographies») Deuxième édition, corrigée pour quelques coquilles, *Topographie du socialisme français 1889-1890.* Montréal: Discours social, 2006. 347 pp. («Discours social», Nouvelle série, XXV).

Avec la collaboration de Diane Geoffrion. *Le café-concert, archéologie d'une industrie culturelle.* Montréal: CIADEST, 1991. In 4° de 114 pp. («Cahiers de recherche», VII).

«Un Juif trahira» : *l'espionnage militaire dans la propagande antisémite 1886-1894*. Montréal : CIADEST, 1994. 132 pp. («Cahiers de recherche», XVIII). Réédition de ce cahier épuisé, avec des corrections mineures, sous le titre «Un Juif trahira». *Le thème de l'espionnage militaire dans la propagande antisémite, 1886-1894*. Montréal: Discours social, 2003. («Discours social», Nouvelle série, XVII, 117 pp.)

L'Utopie collectiviste: le Grand récit socialiste sous la Deuxième Internationale. Paris: Presses Universitaires de France, 1993. 400 pp. (dans la Collection «Pratiques théoriques» dirigée par ÉTIENNE BALIBAR ET DOMINIQUE LECOURT) .

Les Idéologies du ressentiment. Montréal: XYZ Éditeur, 1995. 174 pp. (Collection «Documents» dirigée par GAËTAN LÉVESQUE).

La Propagande socialiste. Six essais d'analyse du discours. Montréal: Éditions Balzac / Le Griot, 1997. 365 pp. Collection «L'Univers des discours» dirigée par ANTONIO GÓMEZ-MORIANA ET WALTER MOSER.

Interdiscursividades. De hegemonías y disidencias. Traducido por MARIA TERESA DALMASSO. Córdoba: Editorial Universidad nacional de Córdoba, 1998. 219 pp. «Collección Conexiones y Estilos, dirigida por ANTONIO OVIEDO.» Ouvrage réédité en 2010.

Colins et le socialisme rationnel. Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 1999. 192 pp.

La critique au service de la Révolution. Louvain : Peeters et Paris : Vrin, 2000. 442 pages. Paru dans la collection «Accent» dirigée par JAN BAETENS, DIRK DE SCHUTTER ET KOEN GELDOF.

Les Grands récits militants des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles : religions de l'humanité et sciences de l'histoire. Paris: L'Harmattan, 2000. 222 pp. Paru dans la collection «L'Ouverture philosophique» dirigée par DOMINIQUE CHATEAU ET BRUNO PÉQUIGNOT.

L'ennemi du peuple. Représentation du bourgeois dans le discours socialiste, 1830-1917. Montréal: Discours social, 2001, 142 pp. («Discours social», Nouvelle série, IV).

D'où venons-nous, où allons-nous? La décomposition de l'idée de progrès. Montréal: Éditions du Trait d'Union, 2001. 180 pp. Dans la collection «Spirale» dirigée par PIERRE OUELLET.

L'antimilitarisme: idéologie et utopie. Québec: Presses de l'Université Laval, 2003. 143 pp. Dans la collection «Minerve du Nord» sous la direction de JOSIANE BOULAD-AYOUB.

Interventions critiques I : Analyse du discours, rhétorique, théorie du discours social. Montréal, *Discours social / Social Discourse*. Nouvelle série / New Series, Volume VIII (2002). 292 pp.

Anarchistes et socialistes : trente-cinq ans de dialogue de sourds. Montréal, *Discours social / Social Discourse*. Nouvelle série / New Series, Volume XIV (2003). 77 pp. Étude intégralement reprise dans l'ouvrage collectif de MICHEL MURAT, JACQUELINE DANGEL ET GILLES DE CLERCQ, DIR. *La Parole polémique*. Paris: Champion, 2003. Pp. 449-513.

La démocratie, c'est le mal. Un siècle d'argumentation anti-démocratique à l'extrême gauche, 1815-1914. Québec : Presses de l'Université Laval, 2004. 182 pp. Dans la collection «Minerve du Nord» sous la direction de JOSIANE BOULAD-AYOUB.

Rhétorique de l'anti-socialisme. Essai d'histoire discursive, 1830-1914. Québec: Presses de l'Université Laval, 2004. 274 pp.

Le marxisme dans les Grands récits. Essai d'analyse du discours. Paris : L'Harmattan et Québec: Presses de l'Université Laval, 2005. xii & 466 pp.

Religions séculières: pour l'histoire d'un concept. Suivi de: Synthèses du XX^e siècle. Deux essais bibliographiques. Montréal: Discours social, 2004. 147 pp. ("Discours social", Nouvelle série, XX). Mis à jour et mis en ligne en 2007, sous le titre nouveau *Religions séculières, totalitarisme, fascisme : des concepts pour le XX^e siècle. Suivi de : Le Mal : mal moral, mal politique, mal social - Les intellectuels, Les intellectuels de parti, Intellectuels et rôle politique - Synthèses du vingtième siècle. Bibliographies raisonnées précédées de "Remarques sur «religions séculières» et «totalitarisme»"*, 226 pp.

Tombeau d'Auguste Comte. Montréal: Discours social, 2006. 109 pp. ("Discours social", Nouvelle série, XXVI).

Théorie du discours social. Notions de topographie des discours et de coupures cognitives. Montréal: Discours social, 2006. 54 pp. ("Discours social", Nouvelle série, XXVII).

Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique. Paris: Mille et une Nuits, collection «Essais», 2008. 455 pp. Le traité est paru d'abord en une version un peu plus longue accompagnée d'un volume annexe de bibliographie comme: *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique.* Montréal: Discours social, 2006. En deux volumes de 535 pp. & 78 pp. respectiv^t. ("Discours social", Nouvelle série, XXIII et XXIII^{bis}).

Vivre dans l'histoire au 20^{ème} siècle. Mémoires, déchiffrements, mandats, craintes et espérances. Esquisse d'une histoire subjective. Montréal: Discours social, 2008. 220 pp. ("Discours social", Nouvelle série, XXVIII).

Gnose et millénarisme, deux concepts pour le 20^{ème} siècle. Suivi de : Modernité et sécularisation. Montréal: Discours social, 2008. 382 pp. ("Discours social", Nouvelle série, XXIX).

En quoi sommes-nous encore pieux ? Sur l'état présent des croyances en Occident. Suivi d'une Réplique de l'avocat du diable par GEORGES A. LEBEL. Québec: Presses de l'Université Laval, 2009.

L'immunité de la France envers le fascisme: un demi-siècle de polémiques historiennes. Suivi de : Le fascisme dans tous les pays. Montréal: "Discours social", 2009. Volume XXXI. 205 pp.

Dialogue entre Laurence Guellec et Marc Angenot. Rhétorique, théorie du discours social, histoire des idées, dix-neuvième siècle. Montréal: "Discours social", XXXII, 2010. 77 pp.

« Rupture avec le capitalisme ». *Le discours socialiste français, 1971-1981: contexte historique, croyance et décroissance. Notes pour le colloque « Amnésies françaises », Lille III, mai 2010.* Montréal: "Discours social", 2010. Hors série.

El discurso social. Los límites históricos de lo pensable y lo decible. Buenos Aires: Siglo Veintiuno Editores, 2010. 228 pp. Recueil de textes en espagnol précédé d'un «Prefacio» inédit par l'auteur. «Presentación» de Maria Teresa Dalmaso.

L'histoire des idées : problématiques, objets, concepts, enjeux, débats, méthodes. Montréal: "Discours social", 2011. En deux volumes, XXXIII et XXXIII bis, 790 pp.

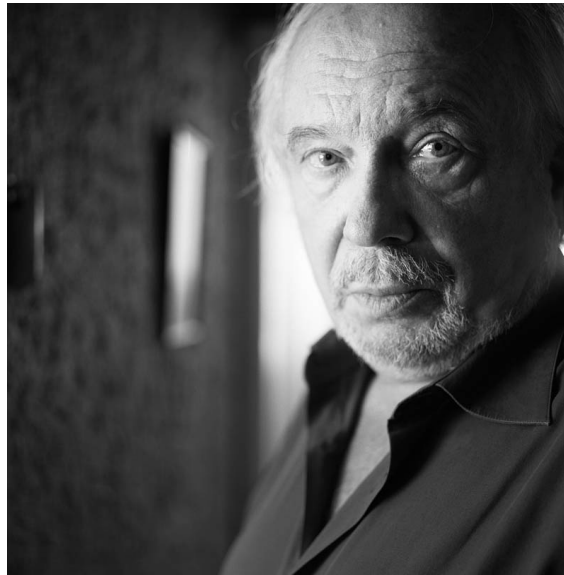
Le rationnel et le raisonnable. Sur un distinguo de Chaïm Perelman. Montréal: “Discours social”, 2012. Vol. XLII. 158 pp.⁵²

Rhétorique de la confiance et de l'autorité. Montréal: “Discours social”, volume XLIV, 2013. 417 pp.

Sous presse: *Fascisme, totalitarisme, religion séculière : trois concepts pour le 20^e siècle. Volume I. Catégories et idéaltypes • Fascisme.* Montréal : Discours social, 2013, volume XXXVII. 458 pp. — Trois autres volumes sont à paraître ultérieurement : Volume II : Totalitarisme. Volume III: Religion séculière. Volume IV, annexes: Religion, sacré, dogme, croyance • Religion civile.

• • • •

Juillet 2013



52. Avant-dernier volume paru, en avril 2012 : un collectif que j'ai dirigé et édité, *Rhétorique des controverses savantes et des polémiques publiques*, il forme le volume XLIII de Discours social.